

AMAZONIE

*Un intérieur cosu, moderne, spacieux.
Plusieurs tableaux contemporains décorent les murs.
Une bibliothèque métallique trône sur la droite, et dans plusieurs niches, de superbes bonsaïs.
Au premier plan, un grand canapé avec de nombreux coussins entouré de plusieurs fauteuils.
La sonnette de la porte d'entrée résonne à plusieurs reprises.
Une femme assez âgée, accorte, traverse la pièce en direction de la porte d'entrée à gauche. Elle a un tablier autour de la taille.*

La femme : Oui, oui, voilà, voilà. (*la sonnette résonne de nouveau. Elle crie*). Oh...mais oui, à la fin.

Elle ouvre la porte et reste plantée devant pendant cinq bonnes secondes sans rien dire. Le visiteur n'est pas visible.

La femme, reculant d'un pas en hurlant : Ah.... (*elle recule encore d'un pas toujours en hurlant et en se masquant les yeux de ses mains*). Ah....

Un homme fait un pas en avant pour franchir le seuil. La cinquantaine, habillé décontracté, cheveux et barbe grise. Il s'arrête devant la femme qui enlève doucement et précautionneusement les mains de ses yeux.

La femme, *le voyant et recommençant à crier* : Ah.....

L'homme : Bonjour Félicie. Alors, on va essayer d'arrêter de hurler maintenant, tout le voisinage est au courant. Donc si on pouvait éviter l'intervention de la police, ce serait mieux.

Félicie, *tombant à genoux en se signant* : Jésus, Marie, Joseph... .

L'homme : Euh, Félicie, là, ça fait trop pour moi....et puis relevez-vous, vous savez bien que cela n'arrange pas votre arthrose des genoux.

Félicie, *se relevant péniblement en balbutiant* : Monsieur Francis, Monsieur Francis....

Francis : Eh bien voilà qui est beaucoup plus crédible que la Sainte Famille.

Félicie : Monsieur Francis....Monsieur Francis....vous étiez....vous étiez....

Francis : Vous savez, Félicie, vous n'êtes pas obligée de tout répéter deux fois.

Félicie, *en criant* : Vous étiez mort.

Francis, *hochant la tête* : Oui, c'est vrai....c'est d'ailleurs une nouvelle qui m'avait beaucoup attristé.

Félicie : Moi aussi, Monsieur. Vous étiez tellement..... tellement....

Francis, *attendant un instant* : Oui, vous avez raison. Je le suis toujours, d'ailleurs...

Félicie : Mais que vous est-il arrivé, alors ?

Francis : Eh bien rien, justement. Et comme il ne m'est rien arrivé, je suis toujours là.

Félicie : Mais comment c'est possible ?

Francis : Et bien disons que, pour faire court, je suis vivant parce que je ne suis pas mort.

Félicie : Ah oui...je comprends.

Francis : Eh bien, vous avez bien de la chance, Félicie. En ce qui me concerne, cela nécessitera des explications un peu plus fournies.

Félicie : Vous étiez parti depuis combien de temps, Monsieur Francis ?

Francis : eh bien ma foi, un peu plus de quatre ans.

Félicie, *hochant la tête de droite à gauche* : Comme cela, sur un coup de tête, sans prévenir personne ?

Francis : C'était tout sauf un coup de tête, Félicie. (*plus bas*). Tout sauf un coup de tête.

Félicie : Mais pourquoi êtes vous parti alors, Monsieur Francis ?

Francis, *soudain grave* : Il faut que je vous avoue, Félicie . (*il baisse la tête*). Je ne supportais plus votre cuisine. Elle était trop épicée.

Félicie, *décomposée* : Mais pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? J'aurais pu...

Francis, *l'interrompant en souriant* : Mais je plaisante, Félicie, j'adore votre cuisine et elle m'a beaucoup manqué au fin fond de l'Amazonie quand il fallait que je mange des sauterelles crues.

Félicie, *criant avec dégoût* : Ah....c'est vrai ?

Francis : Mais non ce n'est pas vrai, je plaisante. On trouve des Mc Do dans tous les coins d'Amazonie.

Félicie : C'est vrai ?

Francis : Non, mais ça pourrait le devenir vite.

Félicie, *réfléchissant un peu* : Vous étiez chez les sauvages ?

Francis : Les indiens d'Amazonie ne sont pas des sauvages.

Félicie : Quand même....les sauterelles crues....

Francis, *soupirant* : Donnez moi plutôt des nouvelles d'ici.

Félicie, *soudain volubile* : Eh bien ils ont enfin fini les travaux d'agrandissement de l'école pour les trois classes supplémentaires.

Francis : Ouf, je suis rassuré...

Félicie, *continuant sur le même ton* : Et figurez vous que Michel, le fils du charcutier, vous voyez ?

Francis : Euh oui, peut-être....

Félicie : Eh bien, il s'est marié avec Vanessa.

Francis : Ah quand même...

Félicie : Vous vous rappelez de Vanessa ?

Francis : Absolument pas.

Félicie : Mais si, voyons, la fille du notaire.

Francis : Ah bon....c'est bouleversant...

Félicie, *avec un air de jouissance* : Et vous ne savez pas ce qui s'est passé durant votre absence ?

Francis, *hésitant* : Euh...

Félicie, *rayonnante* : Georges Clooney...

Francis : Le marchand de café ?

Félicie : Mais non, l'acteur....

Francis : Oui, c'est cela, le marchand de café...

Félicie, *ignorant la référence* : Eh bien, il s'est marié...

Francis : Avec Vanessa, la fille du notaire ? What else ?

Félicie : Mais non avec.....d'ailleurs j'ai oublié son nom.

Francis, sarcastique : Vous savez, Félicie, même dans le fond de l'Amazonie, tout le monde était au courant. (*après cinq secondes de silence*) A vrai dire, quand je vous demandais des nouvelles d'ici, c'était plutôt pour en avoir de ma famille.

Félicie : Mais bien sûr, que je suis sotte.(*regardant sa montre*) Eh bien, Fanny ne devrait pas tarder à revenir de Carrefour.

Francis : Elle était partie faire des courses ?

Félicie : Euh, non, elle travaille comme caissière.

Francis : Ah ! Elle a abandonné ses études...

Félicie : Si vous vous souvenez, elle n'était pas vraiment très motivée avant votre départ. Alors après, évidemment....

Francis, réfléchissant : Oui, oui, bien sûr...

Félicie : Vous ne verrez pas David qui est au bout du monde pour je ne sais quelle activité...Par contre, France et Monsieur Pierre-Antoine viennent passer Noël en famille et arriveront ce soir de Deauville.

Francis : Deauville ? Depuis quand habitent-ils Deauville. ?

Félicie : Depuis qu'ils y ont acheté une belle maison il y a un an. (*mystérieuse, baissant le ton*) .C'est à dire depuis qu'ils ont touché une partie de l'héritage de Monsieur.

Francis : Héritage ? Quelle héritage ?

Félicie : Monsieur oublie certainement qu'il est décédé il y a maintenant deux ans et que par là même, certaines choses se sont produites

Francis : Oui, bien sûr...la vente de ma société et par là même, le partage du butin. Ce qui pourrait expliquer ma mort mystérieuse .Eh bien, au moins je ne serai pas mort pour rien... Et ma tendre épouse dans tout cela ?

Félicie, *le fixe d'un air consterné pendant plus de cinq secondes avant d'enchaîner* : Et si je vous faisais une blanquette de veau ? Vous adoriez ma blanquette de veau . Vous n'avez pas du en manger beaucoup chez les sauvages.

Francis : Félicie, ce ne sont pas des sauvages mais effectivement , la blanquette de veau ne fait pas partie de leurs spécialités.

Félicie : Des sauvages, je vous dis, des sauvages.....

Félicie disparaît dans la cuisine pendant que Francis hoche la tête de droite à gauche. Il fait lentement le tour de la pièce en s'arrêtant devant les tableaux. Puis il se dirige vers le bar et se sert un verre. Une clé tourne dans la serrure et la porte s'ouvre pour laisser passage à Fanny, la fille de Francis. C'est une belle jeune fille d'une vingtaine d'années habillée simplement. Elle se fige en voyant Francis et reste statufiée durant dix bonnes secondes .Puis , elle s'approche très lentement de lui.

Fanny, *s'arrête à 50 cm de Francis* : C'est toi ? C'est bien toi ? (*le père et la fille s'étreignent longuement*). Je le savais, j'en étais sûr....ne me demande pas pourquoi mais je suis certain que si cela s'était produit, je l'aurais ressenti...une notion de vide que je n'avais pas...tu ne pouvais pas avoir disparu comme cela...sans que je m'en rende compte au plus profond de moi.

Des larmes coulent silencieusement sur ces joues et ils restent comme cela, tous les deux, un long moment. Francis n'a encore rien dit mais on se demande s'il en est capable. Après ce long moment de silence, Fanny se détache de son père. Sa voix s'est raffermie.

Fanny, *désignant la bouteille ouverte sur le bar* :Et si tu m'en servais un ? (*Francis hésite en relevant les sourcils*) . Et pour me montrer que, depuis ton départ il y a 4 ans, tu t'es tout de même rendu compte

que j'avais grandi et que je n'étais plus cette adolescente boutonneuse que tu as abandonnée, tu vas me faire le plaisir de ne pas prendre d'air offusqué.

Francis, *toussotant et lui parlant pour la première fois* : A vrai dire, j'hésitais car cela va m'obliger à en prendre un deuxième.

Fanny : Je pense que tu t'en remettras. (*elle le regarde avec une grande intensité*). On nous a dit que tu étais mort.

Francis : C'était des mauvaises langues, des jaloux qui voulaient prendre ma place...d'ailleurs ils l'ont prise.

Fanny : Que tu avais loué un bateau, qu'il avait chaviré et que tu t'étais noyé. Comment les gens ont pu croire cela ? Toi qui n'a jamais pu atteindre l'île de Ré sans avoir le mal de mer, (*elle sourit*) même après la construction du pont (*Francis penche la tête pour lui faire comprendre qu'elle exagère*). Moi je n'y ai jamais cru mais nous n'avions toujours pas de nouvelles (*elle s'approche de lui pour lui parler au plus près*). Alors, toi, on t'annonce comme mort et tu ne dis rien, tu te laisses faire...

Francis, *écartant les bras en signe d'impuissance* : J'imaginai que quand on mourrait, on était le premier informé. Mais là, non, je meurs et personne ne me le dit. Ca m'a beaucoup contrarié, tu sais.

Fanny : Et cela ne t'es pas venu à l'esprit que tu pouvais prévenir ?

Francis : De quoi ? De ma mort ?

Fanny : Non, justement, que tu n'étais pas mort .

Francis : Mais je viens de te le dire. Personne ne me prévient et je n'ai pas reçu de faire part. Sinon, tu penses, je me serais adressé des condoléances et envoyé des fleurs.

Fanny, *s'éloigne un peu de Francis, tourne dans la pièce et revient au bout de dix secondes* : Pourquoi es-tu parti il y a quatre ans ? Pourquoi m'as-tu laissée tomber , sans la moindre explication, sans te retourner, sans même essayer de savoir les dégâts que tu laissais derrière toi ?

Francis, *réfléchit un instant avant de répondre* : Ce n'est pas facile à expliquer, tu sais. J'étais prisonnier dans mon bocal mais sans la

chance du poisson rouge qui découvre un monde nouveau à chaque tour. C'était un mélange un peu complexe de remise en question, de quête de rédemption, de recherche de solitude salvatrice.

Fanny, *avec dédain* : Si c'est pour aligner des mots, j'en suis capable, moi aussi.

Francis : Ce n'est pas un alignement de mots, ce sont vraiment des questions que je me posais : « Qu'ai-je fait de ma vie ? »

Fanny : Et moi ?

Francis : Toi, tu as 20 ans et tu as tout le temps de faire ce que tu voudras en faire. Mais la rédemption, pour moi, ce n'est pas un mot en l'air. Pendant 25 ans de ma vie, j'ai fait le commerce de bois exotique et la société que j'ai créée est devenue une référence dans ce domaine. Mais pour arriver à ce résultat, j'ai dû fermer les yeux sur un certain nombre de choses à moins que j'ai refusé de les ouvrir ou que j'ai regardé ailleurs pour ne pas les voir. Si j'ai passé tant de temps en Amazonie, ce n'est pas par hasard.

Fanny, *surprise* : En Amazonie ?

Francis, *continuant* : Oui, c'est là que je me suis rendu compte de l'ampleur des dégâts que peuvent provoquer les besoins de la société moderne derrière lesquels je me cachais pour justifier mon activité. Alors, non, rédemption n'est pas un mot en l'air.

Fanny : Et que fait-on, à 50 ans...

Francis, *l'interrompant* : 48 s'il te plaît.

Fanny, *souriant* : Que fait-on, à 48 ans, quand on se remet en question, qu'on cherche la rédemption et qu'on décide de partir ?

Francis : On réfléchit déjà bien aux conséquences de son acte

Fanny, *tranchante* : En occultant les conséquences sur certaines personnes...

Francis : Non, pas du tout. Mais en pensant que la force de leur tempérament et la solidité de leur personnalité leur fera surmonter les obstacles...

Fanny, *sarcastique* : Bien sûr, bien sûr...

Francis, *continuant* : Une telle décision n'est pas facile à prendre... mais c'était ma dernière chance. Un peu comme l'avion qui roule sur la piste et qui atteint le point où il est obligé de décoller sinon, il s'écrase en bout de piste.

Fanny, *toujours sarcastique* : Voilà. Et tu as décollé sans hésitation en me laissant sur le bitume.

Francis, *souriant à moitié* : Je savais que tu avais les armes pour te défendre.

Fanny : Oui, et je les ai toujours et je me demande ce qui me retient de te flinguer pour ce que tu as fait.

Francis : Flinguer un mort ? C'est gâcher les munitions. Garde les, tu en auras besoin.

Fanny secoue la tête de droite à gauche et tourne le dos. Elle s'approche du bar et se ressert un verre.

Francis : Doucement, tout de même...

Fanny, *violente* : Toi, tu n'as pas voix au chapitre, tu es mort.

Francis, *souriant* : Je t'ai dit : Ne gâche pas tes munitions...

Fanny, *souriant de nouveau à moitié et se rapprochant de son père* : Et qu'est-ce que tu as fait de tout ce temps une fois que l'avion s'est posé ?

Francis : Pour tout te dire, il a mis beaucoup de temps à se poser. Il fallait que j'efface mes traces car je savais qu'on lâcherait les chiens à mes trousses. Et puis, la visibilité dans mon cerveau était faible ce qui empêche toujours un avion de se poser. Et puis un jour, l'idée de l'Amazonie s'est imposée à moi. J'ai fait beaucoup de recherches pour savoir comment je pouvais m'y prendre et un beau jour, je me suis retrouvé dans le port de Bélem.

Fanny, *troublée* : Bélem ? C'est un nom qui fait rêver. C'est aussi beau que je peux l'imaginer ?

Francis : Le port de Belem ? C'est merveilleux. Imagine tous ces grands 4 mâts venus de tous les coins du monde qui accostent un peu partout pour se remplir les cales de caisses d'agrumes et de fruits tropicaux. Tout le port est envahi par ces senteurs exotiques où se mêlent l'odeur de la vanille et des épices .

Fanny, *rêveuse* : C'est vrai ?

Francis, *brutal* : Non. C'est un grand port industriel où les supertankers vomissent leurs containers dans une odeur d'huile de moteur. Désolé pour ta nostalgie ma grande, mais c'est la réalité.

Fanny, *soupirant* : Tant pis. Et après ?

Francis, *souriant* : J'ai l'impression de retrouver la petite fille à laquelle je racontais des histoires. Ce n'est pas un conte de fées, tu sais.

Fanny : On ne peut pas dire que ta description de Belem soit très féérique...

Francis : Oui, c'est vrai. (*Après un temps*) Ensuite, je m'enfonce dans l'Amazonie. Manaus, Xingu. Je voulais rejoindre la tribu des indiens Yawalapiti qui vit dans cette région. J'avais appris que c'est une tribu relativement ouverte vers l'extérieur contrairement à d'autres qui sont totalement repliées sur elles même. Après quelques (*il mime les apostrophes avec ses doigts*) péripéties, j'ai réussi à rejoindre leur tribu et j'ai pu vivre deux ans avec eux.

Fanny, *ouvrant de grands yeux* : Tu dis cela comme si tu avais réservé une chambre dans leur hôtel sur Booking ...

Francis : Oui, alors là, je préfère te détromper. Le contact reste très difficile... quand je parle d'ouverture vers l'extérieur de la tribu, c'est une façon de parler. Disons que certaines tribus sont impénétrables et d'autres sont un peu plus faciles d'accès pour ceux qui acceptent des sacrifices pour nouer des contacts. J'avais décidé de faire ces efforts . Ca a été long, quelquefois cocasse mais souvent difficile mais j'y suis arrivé.

Fanny : Et le bilan ?

Francis, *souriant* : Comment pourrait-il être autrement que fantastique, merveilleux, tellement enrichissant mais avec une prise de conscience qui est extrêmement dérangeante... mais c'est ce que j'étais allé chercher.

Fanny, *à moitié moqueuse* : La rédemption ?

Francis, *hochant la tête* : Elle ne vient pas si facilement que cela, tu sais. Ce n'est pas le confessionnal de l'Eglise dont tu ressorts purifié de tes péchés en quelques minutes et après trois « notre Père ». C'est plus complexe..

Fanny, *songeuse* : Oui, je peux l'imaginer

Un temps se passe où les deux personnages restent emmurés dans leurs pensées. Francis se tourne de nouveau vers Fanny.

Francis : Et quelles sont les nouvelles de la famille ? J'ai tenté d'en demander à Félicie mais hormis sur le mariage entre la fille du notaire et Georges Clooney, elle n'a pas été très loquace. Elle m'a dit que David était à un bout du monde mais elle ne savait pas trop lequel.

Fanny : Qui peut le savoir ? Macau... Las Vegas... du moment que c'est dans un casino avec une pute russe à chaque bras. On le reverra dans un an ou deux, le temps pour lui de dilapider au jeu sa part d'héritage et il reviendra pieds nus et en guenilles.

Francis : Ah oui... l'héritage, bien sûr... conséquence inéluctable de mon décès. Félicie m'a effectivement dit que Deauville s'était également enrichi de deux nouveaux habitants, ta sœur et ton beau-frère.

Fanny : Oui, je ne sais pas si Deauville sortira grandi de cette expérience immobilière mais le vendeur de la maison qu'ils ont acquis probablement. Grandi et enrichi....

Francis : Et toi ?

Fanny : Moi quoi ?

Francis : Eh bien j'imagine que toi aussi tu as touché la part d'héritage qui te revenait. Et Félicie m'a dit que tu étais caissière à Carrefour. Ce n'est ni Deauville, ni Las Vegas.

Fanny : Non, c'est vrai ; Mais j'ai tout donné à une association caritative.

Francis, *sidéré* : C'est vrai ?

Fanny, *souriant* : Non. Tu as eu peur, hein ?

Francis, *haussant les épaules* : Pas vraiment.

Fanny : Si, si, tu aurais vu ta tête. Tu ne voudrais pas ?

Francis : Disons qu'avec une somme pareille, il vaut mieux faire le caritatif soi même plutôt qu'en confier le soin à une organisation. Au moins, on a sous les yeux un résultat plus tangible qu'un chèque permettant une réduction d'impôt. (*un instant se passe*) ; Et ta mère ?

Fanny, *réfléchissant dix bonnes secondes* : Je préfère que tu découvres cela tout seul.

Francis : Ouh là, tu me fais peur d'un coup. Elle se drogue ? Elle est entrée dans la secte du Mandarom ? Elle est devenue danseuse de cabaret ?

Fanny, *laissant passer un temps* . Que comptes-tu faire maintenant ?

Francis : J'aimerais bien remonter le temps et savoir ce qui s'est passé durant 4 ans. C'est facile à deviner pour certaines choses mais d'autres apparaissent plus complexes.

Fanny : Qu'est-ce qui est facile à deviner ?

Francis : Toi par exemple. Quand je suis parti, tu étais jolie, déjà rebelle et tu avançais droit en bousculant tout sur ton passage. Aujourd'hui, tu es plus jolie, encore plus rebelle mais rien n'a changé dans ta façon d'avancer. Il te faudrait peut-être apprendre que

certaines choses ont du mal à être bousculées et qu'elles peuvent faire mal à celui qui veut essayer de les bouger.

Fanny : Tu n'étais pas là pour m'apprendre cela.

Francis : Je ne suis pas sûr d'être un bon exemple à suivre sur ce sujet.

Fanny, *se dirige vers l'escalier* : Si je monte dans ma chambre pour me changer, tu seras toujours là quand je redescendrai ?

Francis : Bien sûr...je suis venu passer Noël en famille.

Fanny : Ah ? C'est pas joué, tu sais....

Francis : Oui, je m'attends à certainsobstacles.

Fanny, *souriant à moitié* : Ceux qui peuvent faire mal quand on les bouge, par exemple ?

Fanny disparaît dans l'escalier pendant que Francis hoche la tête en souriant. Il se dirige de nouveau vers le bar mais un coup de sonnette l'interrompt.

Francis, *criant à la cantonade* : Laissez, Félicie, j'y vais.

Il se dirige vers la porte, l'ouvre et reste planté devant en souriant à moitié. Puis, il fait rentrer son visiteur, un grand quadragénaire au costume impeccable qui passe devant lui en secouant la tête de droite à gauche.

L'homme, *reste planté devant Francis une dizaine de secondes en le détaillant de haut en bas*: Donc, si je résume la situation, tu n'es effectivement pas mort.

Francis, *gardant son sourire* : C'est assez incroyable les difficultés qu'ont les gens à intégrer cette donnée. Benjamin, mon ami, fais moi

la grâce de ne pas faire comme Félicie : ne tombe pas à genoux en implorant tous les saints. Je crois me souvenir que tu as aussi un genou fragile depuis que ta chute de ski. Quant aux saints, je pense qu'il y a bien longtemps que tu ne les imploré plus.

Benjamin : Détrompe toi, quand j'étais encore ton bras droit dans la société, je les priais tous les jours de me protéger de ton courroux. Quant à tomber par terre, je vais t'éviter cela...mais je dois dire qu'il valait mieux que je sois assis quand j'ai reçu ton coup de fil hier. Ce sont des choses qui vous remuent.

Francis : Tu as cru que je t'appelais du paradis ?

Benjamin : Non, ta carrière professionnelle t'interdira de fréquenter ce genre de lieu...et si par miracle, cela se produit, te connaissant, si tu m'appelles de là bas, ce sera en PCV.

Francis : Je vois que mon bras droit connaît bien son ancien patron.

Benjamin, *après un temps d'attente* : Donc, c'est bien toi ?

Francis : Tant de gens me posent la question que je finis par me la poser également : suis-je bien moi ? C'est dérangent comme question. Cela te renvoie au plus profond de toi-même, de tes doutes , de tes interrogations.

Benjamin : Tu sais, si je me permets cette question, c'est que tu es sensé être mort depuis plus de deux ans suite au chavirage d'un bateau que tu avais loué à la Guadeloupe.

Francis : Oui, je viens d'en parler avec Fanny. A vrai dire, j'ai appris cela bien tardivement sur des journaux anciens. Je venais de quitter ma retraite Amazonienne où il faut dire que la presse internationale est relativement peu lue. Ca m'a fait un choc...sa propre mort n'est pas vraiment le genre de choses qu'on s'attend à apprendre dans le journal. Tous les gens m'encensaient, j'étais leur guide, leur gourou...ils me devaient tout...Là, ils n'avaient pas tort car la plupart me devait pas mal d'argent...

Benjamin : Et ce naufrage ?

Francis : Sais-tu quelle est la meilleure méthode pour réchapper à un naufrage ?

Benjamin : Bien savoir nager ?

Francis : Non....ne pas prendre le bateau qui va couler....

Benjamin, *sceptique* : Mais encore ?

Francis, *écartant les bras* : Je suis totalement étranger à cette histoire de bateau loué et qui coule mystérieusement, ou plus exactement, bien opportunément avec moi à bord. Je te l'ai dit au téléphone : à cette époque, je suis en Amazonie avec les Indiens Yawalapiti....je ne sais rien de la Guadeloupe.

Benjamin : A vrai dire, cette disparition nous a semblé bizarre...

Francis, *le coupant* : Ce qui justifie que tout le monde l'accepte sans sourciller. Ainsi que ses conséquences....

Benjamin : Oh non, ne crois pas cela. J'ai fait le déplacement pour mener mon enquête. Le type sensé t'avoir loué le bateau m'a présenté la photocopie de ta carte d'identité...

Francis : Le passeport, il aurait eu plus de mal, je l'avais sur moi...

Benjamin : Sauf que la carte d'identité était la vraie, j'ai pu facilement vérifier. Et puis le type t'a reconnu parfaitement sur la photo que je lui ai montré. Bon, j'admets facilement que la crédibilité du sujet peut être mise à caution et je pense que si tu lui glisses un billet de 100 euros, il est prêt à jurer sur la tête de sa mère qu'il vient de croiser Barack Obama sur la plage en train de vendre des amulettes.

Francis : Ca, je n'en doute pas...et ensuite ?

Benjamin : Ensuite ? C'est classique. Tu pars seul avec le bateau.

Francis, *goguenard* : C'est vrai que tout le monde connaît mes grandes capacités à barrer un voilier. 3 routes du Rhum, 2 Vendée Globe...

Benjamin, *ignorant l'interruption* : Tu essuies un grain, tu déclenches ta balise de détresse et à leur arrivée, les secours trouvent le bateau la quille en l'air et plus personne aux environs. L'enquête conclut rapidement à la noyade accidentelle.

Francis : Et le tour est joué.

Trente secondes se passent durant lesquelles Francis réfléchit pendant que Benjamin regarde la pièce autour de lui.

Francis : Que s'est-il passé en quatre ans ?

Benjamin, *soupirant* : Eh bien, figure toi qu'il y a quatre ans, sur un coup de tête ou après mûre réflexion, tu décides de nous quitter . Peut-être aurais-je un jour le privilège d'en connaître la raison si tu es disposé à me la donner.

Francis : Je laisse une société parfaitement saine avec à sa tête mon bras droit qui connaît tous les rouages et qui est rompu à toutes les situations. Où est le problème ?

Benjamin : Oh, tu vas vite savoir où est le problème. Donc, je résume. (*il s'arrête un instant pour rassembler ses idées*). Pour une raison connue de toi seul , il y a quatre ans, tu disparais subitement sans laisser aucune trace et je te fais confiance pour avoir pris grand soin d'effacer toute trace de ton passage. Je ne sais même pas pourquoi une enquête a été diligentée tellement on pouvait être sûr qu'on ne te retrouverait pas si tu avais décidé qu'on ne devait pas te retrouver. Un vol pour New York et puis ... pffuit... disparu. Je me retrouve par intérim à la tête de l'entreprise mais finalement, tu as raison, les clients me connaissaient, même si ça a été un peu dur de leur faire admettre que rien ne changerait en ton absence. Six mois se passent et ta femme demande la mise sous tutelle de tes biens . Ca pouvait répondre à une certaine logique : le juge des tutelles avait la main mise sur toute décision importante mais ta femme avait l'autorisation de gérer tes biens selon les besoins de la vie courante.

Francis : Oui, je ne vois pas trop l'intérêt...

Benjamin : Oh, tu ne vas pas tarder à le voir. Sa première décision est de nommer ton gendre à la tête de ton entreprise.

Francis, *anéanti* : Ce crétin à la tête de mon entreprise ?

Benjamin, philosophe : Eh oui, ça peut paraître bizarre de nommer PDG d'une entreprise d'importation de bois un type qui ne fait pas la différence entre un chêne et un bouleau.

Francis : Oh le boulot n'a jamais été sa préoccupation principale. Mais surtout, c'est un con fini.

Benjamin : De fait, de temps en temps, en le regardant, je me demandais à quoi il pensait.

Francis, volubile : Ah je n'ai jamais su. Je n'ai jamais été dans sa tête, Dieu m'en préserve. J'ai toujours eu horreur des grands espaces vides : ça m'opprime. On dit que la nature a horreur du vide mais dans son cas, elle l'a remplacé par des choses extrêmement bizarres.

Benjamin : Oh, il était tonique, affable, jovial. Il a remplacé ton professionnalisme froid, méticuleux mais un peu désabusé, si je puis me permettre (*Francis hausse les épaules*) par un amateurisme enthousiaste et bon enfant.

Francis, sarcastique : Excellent. Le marché a du apprécier. En général, il adore l'amateurisme jovial. ...(*secouant la tête*) . Le commerce du bois, ça ne supporte pas l'a peu près.

Benjamin : C'est vrai que je n'ai jamais été vraiment convaincu par l'argumentaire commercial de Pierre Antoine.

Francis, soupirant : Continue.

Benjamin : Eh bien, disons que le vent a un peu soufflé, la société a un peu tangué mais ses bases étaient solides. Cependant, la concurrence n'a pas fait trop de cadeaux et les hyènes ont reniflé un peu de chaire fraîche potentielle...

Francis : L'Anglo Américain ?

Benjamin : Bien sûr. On ne peut pas dire que tu leur a fait souvent des cadeaux dans la lutte pour la conquête du marché. Alors ils attendaient leur heure....

Francis : Qui est venue avec ma mort...

Benjamin : Ce que je ne savais pas, et j’imagine que personne ne le savait, c’est qu’il faut dix ans de disparition officielle pour assimiler une disparition à un décès. Donc, rien ne pouvait être touché de tes biens avant ce délai car le juge des tutelles aurait mis immédiatement le holà. Gestion des biens, oui...mais vente de société ou de n’importe quoi d’autre, sûrement pas...

Francis : Et c’est là que de manière tout à fait opportune, je meurs de manière officielle et irréfutable.

Benjamin : Oui, après six mois de gestion calamiteuse par ton gendre, ta mort est annoncée officiellement.

Francis : Et c’est la curée.

Benjamin : On pourrait dire cela comme cela. Bien que tout cela ait pris un peu de temps. Une mort accidentelle sans cadavre, ça demande toujours des délais plus longs.

Francis : Oui, je peux imaginer que ceux qui ont organisé ma disparition auraient préféré une chute dans un escalier. C’était plus facile de me pousser et le corps aurait été à disposition. Alors que là...quel scénario. Qui a fait cela ?

Benjamin : Que puis-je te dire ? Je pense que cette nouvelle situation arrangeait pas mal de monde : l’Anglo-Américain, bien sûr, dont la proposition d’achat était déjà prête mais aussi certains de tes enfants qui semblaient pressés de découvrir le vaste monde ou plus modestement certaines villes Normandes . Je peux imaginer que ta femme et son mari faisaient également partie du lot.

Francis, le reprenant : Le mari de qui ?

Benjamin : Le mari de ta femme.

Francis, éberlué : Mais le mari de ma femme, c’est moi.

Benjamin, très ennuyé et se grattant la tête : Ah oui...je vois... personne ne t’en a parlé...

Francis : Parlé de quoi ?

Benjamin : Eh bien, tu n’es plus le seul.

Francis : Le seul quoi ?

Benjamin : Le seul mari.

Francis : Le seul mari de qui ?

Benjamin : Le seul mari de ta femme. Attends, on va faire court... violent peut-être mais court. Après ton décès, ta femme s'est remariée.

Francis reste planté durant une quinzaine de secondes la bouche ouverte. Puis, il hoche la tête de haut en bas avec une moue dubitative de la bouche. Puis, il se dirige vers le bar et ouvre la porte pour chercher un verre.

Francis : Que sais-tu de lui ?

Benjamin, *la voix plus ou moins couverte par le bruit des verres que remue Francis* : Pas grand-chose. Il s'appelle Rachid.

Francis, *interrogatif* : Comment ? Dans le commerce de l'arachide ?

Benjamin, *plus fort* : Non , je disais : Il s'appelle Rachid.

Francis, *surpris* : Rachid ? Rachid, comme.....

Benjamin : Rachid comme Rachid.

Francis : Oui, c'est un peu cela.

Dix secondes se passent où Francis marche de long en large dans la pièce.

Francis : Donc, laisse moi résumer. Ma société après avoir périclité six mois sous la houlette de mon imbécile de gendre a été vendue à

mon principal concurrent que je hais pour l'avoir combattu vingt ans de suite, ma femme s'est remariée avec un...un... Rachid, mon fils dilapide son héritage, c'est-à-dire mon argent dans tous les casinos du globe et ma fille achète, toujours avec mon argent une maison à Deauville, ville que je n'ai jamais pu supporter à cause de son snobisme puant. (*haussant largement le ton*) . Putain, on ne peut pas partir cinq minutes sans que ce soit le bordel.

FIN DU PREMIER ACTE

La même pièce vide et silencieuse. On entend simplement Félicie qui fredonne à la cuisine.

Coup de sonnette qui interrompt Félicie. Cette dernière ne tarde pas à traverser la pièce pour ouvrir la porte.

Félicie , *ouvrant la porte* : Ah...France et Monsieur Pierre-Antoine, vous voilà. Avez-vous fait bon voyage ?

Le couple entre dans la pièce. France est une grande jeune femme blonde d'allure hautaine. Tailleur Chanel, manteau de fourrure , maquillage ostentatoire...à la limite de la caricature.

Pierre-Antoine est derrière elle et semble se cacher derrière de grandes lunettes à la monture d'écaille. Costume plutôt chic mais froissé...une attitude effacée.

France : Non, Félicie, à cette période de l'année, on ne fait jamais bon voyage, les routes sont toujours encombrées et il est impossible de circuler normalement. Maman est déjà arrivée ?

Félicie : Non, France, pas encore mais ..

France, *la coupant* : Bien. Nous sommes donc les premiers et ...

Félicie, *la coupant elle aussi* : Euh...et bien justement, pas tout à fait les premiers.

France, *surprise* : Ah bon ? Un invité surprise ? Laissez moi deviner.

Félicie : Ah oui, là, je peux vous laisser deviner, vous ne risquez pas de trouver.

France, *réfléchissant* : Mon frère nous ferait-il l'honneur d'une escale de son tour du monde ?

Félicie : J'ai peur que non, France.

France, *faisant la moue* : Le dernier avatar de Fanny ? Moitié gothique, moitié rappeur, comme d'habitude ?

Félicie : Non plus.

France : Bon, et bien je ne vois pas.

Félicie : Vous risquez d'être un peu.....surprise.

France, *impatiente* : Bon, et bien allez-y, Félicie...je vous écoute.

Félicie, *hésitante* : C'est....c'est.....c'est.... votre père.

France, *mâchoire décrochée et secouant la tête de droite à gauche* : Vous délirez, Félicie.

Pierre-Antoine , *en riant* : Félicie, vous n'auriez pas un peu abusé du calva ces derniers temps, en souvenir de votre province natale ?

Au même moment, une porte s'ouvre et Francis apparaît en haut de l'escalier. Il s'arrête pour fixer le couple qui est tétanisé en le voyant. Félicie file à la cuisine. Quinze secondes se passent sans un geste, sans un mot.

France, *retrouvant la parole mais sans bouger d'un pouce* : Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Francis, *souriant à moitié* : Deux filles, deux caractères différents, deux accueils relativement opposés. (*il descend lentement l'escalier et s'arrête à deux mètres de sa fille qui n'a toujours pas bougé*) .Ta

joie de me revoir me fait chaud au cœur.. (*S'adressant à Pierre Antoine*) . Bonjour Pierre Antoine.

Pierre-Antoine, *balbutiant* : Euh, bonjour Francis. Comment allez-vous ?

Francis : Plutôt bien ; Pour ne rien vous cacher, j'ai déjà vu des morts qui se portaient moins bien que moi en ce moment.

France, *reprenant ses esprits* : Je rêve. Tu es en train de faire la conversation comme si de rien était.

Francis : Mais je...

France, *le coupant brutalement* : Tu pars comme un voleur, tu te fais passer pour mort, j'imagine pour assurer ta tranquillité, tu reviens quand bon te semble et il faudrait fêter le retour du père prodigue ?

Francis : C'est une adaptation originale de l'Évangile. Fêter, non, je n'en demande pas tant mais peut-être se réjouir qu'il n'est pas mort.

France, *cynique* : Mais je me réjouis, je me réjouis...

Francis : Ah ? Alors c'est une joie très intérieure. Quant à me faire passer pour mort, selon toi, le responsable, c'est moi ?

France : Et qui d'autre pourrait être responsable ?

Francis : Je ne sais pas, moi. La liste peut être longue. Pourquoi pas une agence immobilière de Deauville.....ou le casino de Macau..... ou bien l'auteur de ces superbes toiles qui n'étaient pas là à mon départ (*il s'approche d'un des tableaux accrochés au mur et déchiffre la signature du peintre*) R. Hallali . On ne connaît pas le sexe de l'auteur (*il s'éloigne d'un mètre pour prendre du recul et observer la toile*) . C'est horrible comme peinture. Un esprit aussi torturé, c'est tout à fait pathologique.

France, *hors d'elle* : Une agence immobilière de Deauville, bien sûr. Et pourquoi pas ? Un jour, tu décides de tout plaquer et tu files sans demander ton reste en nous laissant dans la merde et tu reviens nous donner des leçons de morale ?

Francis : Ah bien sûr, quand je suis parti, je vous ai laissé sur le trottoir en guenilles. (*il s'approche du couple et le détaille mais en restant tout de même à distance*). Sacs Louis Vuitton... tailleur Chanel... manteau Burberry... ne cachez pas votre poignet, Pierre Antoine, je n'arrive pas à discerner si votre montre est une Rolex ou une Tissot. Quand au moteur que j'ai entendu ronfler quand vous êtes arrivés, c'est celui d'une Porsche ou d'une de ses concurrentes allemandes ? Je me demande si nous avons la même interprétation du mot « guenilles » .

France : Je n'ai pas parlé de guenilles.

Francis : Non, tu as dit que je vous ai laissé dans la merde. Visiblement, toutes les merdes n'ont pas la même odeur et certaines fleurissent bon le parfum Chanel.

France, *laissant passer un temps* : Pourquoi es-tu parti ?

Francis, *poussant un gros soupir* : Comment te dire ? (*il réfléchit*). Je manquais d'air. Déjà tout petit, j'étais sujet aux problèmes respiratoires. Je suppose qu'il m'en est resté une certaine fragilité. J'avais besoin d'aller respirer ailleurs... on dit que prendre de l'altitude fait du bien. J'ai préféré partir...

France : Et pour aller où ?

Francis : En Amazonie.

France, *méprisante* : C'est vrai que c'est très montagneux

La jeune femme prend son sac et quitte la pièce. Les deux hommes se regardent un peu gênés.

Francis : Son caractère n'a pas changé, hein ?

Pierre-Antoine : Pas vraiment, non. Il faut dire que vous la confrontez à une situation un peu... inhabituelle, Francis.

Francis : Je n'en doute pas et je ne lui demandais pas de me sauter dans les bras mais tout de même...

Pierre-Antoine, *hésitant* : Vous n'êtes peut-être pas exempt de tout reproche.

Francis, *se retourne vers la porte par laquelle France a disparu, hoche la tête deux ou trois fois et se retourne de nouveau vers Pierre Antoine pour lui parler* : Et cette expérience à la tête de mon entreprise, Pierre-Antoine, qu'en avez-vous pensé ?

Pierre-Antoine : C'était une expérience très enrichissante.

Francis : Sauf pour mon entreprise, bien sûr.

Pierre-Antoine : Votre disparition ne m'a pas facilité la tâche. Je me suis contenté de changer un certain nombre de choses qui me semblaient surannées.

Francis : C'est vrai que quand on est propulsé à la tête d'une entreprise qui est le fleuron et la référence dans son domaine , on se dépêche de changer les choses surannées. Et puis vous aviez l'expérience de vos anciennes entreprises de textile.

Pierre-Antoine : Oui . Trois ans à la tête de Textico.

Francis : Avec un dépôt de bilan à la fin.

Pierre-Antoine : Oui, c'est vrai mais il faut dire..

Francis, *le coupant* : Et l'autre, vous savez, celle qui s'est terminée en liquidation après redressement judiciaire , elle s'appelait comment déjà ?

Pierre-Antoine, *misérable et à demi voix* : Textigro

Francis : Voilà, c'est cela. On peut dire que vous étiez armé pour changer les choses surannées de ma société.

Pierre-Antoine : Votre femme m'a jugé digne de reprendre une situation délicate.

Francis : Oui, Marianne a toujours fait preuve d'une capacité de jugement hors paire. Je ne suis pas sûr que le discernement soit sa qualité principale.

Pierre-Antoine, acide : Eh bien, vous lui expliquerez tout cela. Elle ne devrait pas tarder à arriver. Je pense qu'elle comprendra facilement que tous les torts sont de son côté dans cette histoire. Je monte rejoindre France.

Pierre-Antoine quitte la pièce et laisse Francis seul Il hoche la tête avec une moue assez désabusée, puis se dirige vers la bibliothèque. Il prend un livre au hasard, le feuillette puis, finit par sourire.

Francis, lisant en souriant : « il est préférable de mourir en route pour un idéal trop élevé que de ne pas partir du tout ». (*il claque le livre pour le fermer*) . Celle là, il vaudrait mieux que je la garde pour moi.

Félicie, entrant dans la pièce : Vous êtes de nouveau seul, Monsieur Francis ? France et Monsieur Pierre-Antoine sont montés ?

Francis : Oui je crois qu'ils ne pouvaient plus contenir leur joie de me revoir et ils ont préféré s'isoler.

Félicie : Ah mais dites-moi, vous avez du leur manquer depuis tout ce temps.

Francis : Sans doute. Mais ils le cachent bien.

Un bruit de véhicule se fait entendre.

Félicie : Oh je pense que c'est Madame Marianne et Monsieur... enfin, je pense que c'est Madame Marianne qui arrive. Je vous laisse.

Félicie file à la cuisine sans demander son reste. Francis reste dans la pièce et tourne le dos à la porte. Une clé tourne dans la serrure et un couple rentre dans la pièce, l'homme en retrait . Marianne est une belle femme brune aux cheveux courts et aux yeux bleus très clairs. Elle est d'une élégante simplicité. Mais son visage reste figé et

*inexpressif et son regard devient glacial en découvrant Francis.
L'homme qui l'accompagne, d'origine maghrébine est un
quadragénaire séduisant en costume sombre, sobre et élégant.*

Marianne, *sans attendre un instant et s'adressant à Francis, d'un ton sec* : Ainsi, c'est donc vrai.

Francis, *railleur et sans se retourner* : Comment ? C'est déjà dans le journal ?

Marianne, *sur le même ton* : Même avec la confiance que j'ai dans la santé mentale de Félicie, je ne pouvais pas le croire.

Francis, *avec gouaille* : Ah, Félicie...la puissance conjugée de Facebook, Twitter et France Info pour donner l'information juste dans les plus courts délais.

Marianne : Je me doutais qu'elle n'était pas du genre à faire des blagues d'un tel mauvais goût, pourtant j'avais vraiment peine à le croire. Mais non, tu es là, détendu devant nous, avec le sourire du revenant content de lui..

Francis, *se retournant enfin*: Je te remercie pour ton accueil.

Marianne : Mais qu'est-ce que tu voudrais ? Tu disparais sans laisser de trace, tu pars quatre ans sans donner la moindre nouvelle...

Francis, *la coupant* : Je meurs, qui plus est...

Marianne : Bien sûr, fais le malin....tu reviens en pays conquis et tu voudrais qu'on te déroule le tapis rouge.

Francis, *désignant l'homme derrière Marianne* : En parlant de conquête, je crois que tu ne m'a pas présenté

Marianne, *hésitant une seconde en faisant la moue* : Eh bien soit. Je te présente Rachid, mon mari. (*se tournant vers Rachid*). Rachid, je te présente Francis, mon ex-mari.

Francis, *avec une réaction de surprise* : Ex ? Et pourquoi ex ?

Marianne , *soupirant* : Je t'en prie, Francis...

Francis, *continuant sur le même ton* : Mais pourquoi ex ? Je suis là, devant toi, bien vivant, et toujours ton mari.

Marianne, *excédée* : Francis, je te rappelle que tu as disparu complètement depuis quatre ans, que tu as officiellement été déclaré mort il y a deux ans et que par là même je suis devenue veuve dans le même temps. Je n'y peux rien...c'est la vie...

Francis : Oui, effectivement, c'est le cas de le dire. Le problème, justement , c'est que je ne suis pas mort et que par là même, je suis toujours ton mari. Il va falloir se pencher sur une certaine forme de polygamie et je ne pense pas qu'elle soit acceptée par notre société et notre religion. Qu'en pensez-vous Rachid ?

Rachid, *surpris par la question et répondant avec prudence* : La polygamie avec un conjoint ressuscité a été très peu abordée par les textes anciens.

Francis : Mais je ne suis pas ressuscité....je ne suis pas mort...

Rachid , *souriant à moitié* : C'est amusant que vous disiez cela. Ça me fait penser justement à un texte religieux ancien et assez connu qui affirmait le contraire sur une personne bien précise. C'est vrai que ça a été très controversé depuis...

Quelques secondes se passent où chacun scrute l'autre sans rien dire.

Marianne : Et tu comptes rester là longtemps ?

Francis, *interloqué* : Je ne comprends pas ta question.

Marianne : Eh bien nous comptons passer Noël en famille.

Francis : Avoue que ça ne peut pas mieux tomber.

Marianne, *acide* : Donc, tu décides de rester là ?

Francis : Mais oui, en famille.

Marianne : C'est charmant. Donc, si je résume, tu pars sans prévenir pendant quatre ans, tu es déclaré mort et tu reviens tranquillement passer Noël en famille. Il ne faudra pas que tu oublies de nous dire quand tu repars à nouveau à moins que tu préfères encore le faire en catimini, pour combien de temps tu comptes t'absenter et quand tu nous fera de nouveau l'honneur de ta présence pour que nous n'oublions pas d'acheter les cotillons pour fêter dignement l'événement. Tu ne crois pas que ce genre de comportement mérite un minimum d'explications ?

Francis : Sur quoi ?

Marianne : A ton avis ? Ta mort, peut-être déjà ?

Francis : Alors là, je dégage toute responsabilité. On me fait disparaître sans même me demander mon avis. C'est vraiment un manque de savoir vivre.

Marianne, interrogative : C'est-à-dire ?

Francis, affirmatif : Je suis totalement étranger à cette histoire de bateau soit disant loué.

Marianne, dubitative : Pas de naufrage ?

Francis : Celui de ma vie, peut-être...mais ça ne fait pas mourir....pas au début, en tous cas.

Marianne : Et ta disparition brutale il y a quatre ans ? C'était bien toi ? Personne n'a pris ta place ? On ne t'a pas enlevé ?

Francis, railleur : Je pense que si j'avais été enlevé, certaines personnes attachées à mon sort n'auraient sans doute pas hésité à verser une rançon pour qu'on ne me délivre pas.

Marianne : Je ne sais pas à qui tu fais allusion mais je doute que ces personnes t'aient poussé à partir. Peut-être qu'une explication serait la bienvenue.

Francis : Je ne suis pas sûr que tu comprendras.

Marianne : Bien sûr, je suis trop bête pour cela...

Francis : Non mais je ne suis pas sûr que nous parlions le même langage. Je ne suis pas parti sur un coup de tête. Je me suis simplement rendu compte d'une lente mais inexorable dégradation des choses avec la sensation d'un grand vide qui habite de plus en plus. Comme une chute qui n'en finirait pas...

Marianne : Et qui implique la nécessité de s'enfuir plutôt que d'en parler..

Francis : J'ai essayé tant de fois...sans doute souvent de manière maladroite et peu explicite. Mais d'autres fois de façon plus péremptoire mais sans avoir l'impression d'être écouté...toujours cette notion de vide...alors je suis parti, oui, mais sans avoir l'impression de m'enfuir...mais plutôt pour aller chercher autre chose ailleurs.

Marianne : En général, quand on disparaît pour échapper à quelque chose, ça s'appelle s'enfuir.

Francis : Je n'ai pas envie de discuter sémantique avec toi.

Marianne : Et puis dans le concept de fuite, il y a la notion de lâcheté sous jacente.

Francis : Tu me jettes à terre et tu continues à me frapper.

Marianne : Tu n'as pas l'air d'avoir très mal.. Et peut-être pourras tu m'expliquer ce que tu as fait durant ses quatre ans. Ah non, j'oubliais...nous ne parlons pas le même langage et je risque de ne pas comprendre.

Francis : Disons que ça pourrait paraître un peu compliqué, effectivement.

Marianne : Quand je pense que nous sommes restés côte à côte pendant plus de vingt cinq ans sans parler le même langage. Je comprends mieux maintenant certaines périodes d'incompréhension que nous avons traversées. Tu parlais et je ne comprenais pas...tout s'explique, tout s'éclaire, tout devient tellement limpide. (*un instant se passe*). C'était tellement difficile de vivre normalement ?

Francis : Ah, voilà. Le grand mot est lâché. La normalité...c'est quoi, la normalité ?

Marianne : La normalité, c'est faire ce qu'on doit faire.

Francis : Après la normalité, la notion de devoir...c'est vrai que les deux ne sont jamais bien éloignés l'un de l'autre. Je pense qu'on va bientôt parler de responsabilité.

Marianne : Oui, effectivement. Vis-à-vis de ta famille, de ton entreprise.

Francis : Mon entreprise était solide et j'avais toute confiance en mon bras droit. Encore aurait-il fallu ne pas avoir l'idée stupide de mettre à sa tête (*montrant du doigt la chambre de France et Pierre-Antoine*) le roi de la faillite. Quand à ma famille, sa capacité à s'adapter à mon absence m'a époustouflé.

Marianne : Qu'en sais-tu ? Tu étais bien loin pour juger de cela.

Francis : Disons que je ne retrouve une famille ni en larmes, ni en guenilles. .

Marianne : Mais bien sûr , et bientôt nous serons tous fautifs d'avoir tenté de pallier à ton absence plutôt que d'attendre dans le recueillement, la solitude et l'espoir le retour d'Ulysse. Je ne m'appelle pas.... (*elle cherche*)..

Francis : Pénélope

Marianne : C'est cela, oui. Eh bien, cela nous promet un charmant réveillon (*elle prend son sac et s'apprête à quitter la pièce*). J'espère que tu ne feras pas tout pour le gâcher.

Francis : A vrai dire, depuis mon retour, j'ai déjà pris un certain nombre de coups...

Marianne : Et tu t'en étonnes ? (*elle quitte la pièce à grands pas en faisant claquer ses talons sur le sol*)

Francis, *continuant à parler malgré le départ de Marianne mais en baissant progressivement le ton jusqu'à le rendre presque inaudible* : Mais malgré un accueil que je qualifierais de mitigé, mon vœu le plus cher est de partager cette fête avec ma famille réunie.

Rachid est resté dans la pièce pendant la joute verbale entre Francis et Marianne. Il s'était approché de la bibliothèque pour sortir puis ranger quelques livres. Marianne partie, il range le dernier livre qu'il a entre les mains et se retourne vers Francis pour le fixer

Francis , *montrant la porte par laquelle Marianne est sortie* : C'est un caractère, hein ?

Rachid : Oui, c'est vrai que ce n'est pas le genre de femme à laisser partir son mari quatre ans sans lui adresser quelques reproches simples à son retour.

Francis, *attendant un instant* : Vous la connaissez depuis longtemps ?

Rachid : Cinq ans. (*Rachid voit le regard surpris de Francis et sourit*). Ne vous méprenez pas, Francis....je peux vous appeler Francis ?

Francis : Bien sûr. Vous êtes le mari de ma femme après tout. Je pense que je peux vous permettre cela.

Rachid : Oui. Donc, ne vous méprenez pas. Ca ne vous a pas échappé que Marianne est une grande amatrice de peinture et il se trouve qu'elle appréciait mes toiles et que nous avons fait connaissance dans une galerie où j'exposais mon modeste travail.

Francis, *se retournant vers les tableaux accrochés au mur et comprenant soudain* : Ah mais bien sûr, R.Hallali, c'est vous...

Rachid : Oui, c'est bien moi mais ne vous donnez surtout pas la peine de me dire que vous aimez ma peinture, je ne vous croirais pas...

Francis : Et pourquoi cela ?

Rachid : Marianne m'a dit que vous étiez assez imperméable à la peinture moderne.

Francis : C'est assez vrai. Je ne sais pas si vous avez remarqué mais il nous arrive de temps en temps de ne pas parler le même langage.

Rachid : Oui, effectivement, j'ai cru comprendre cela.

Francis, *s'approchant de la toile et la regardant avec attention* : Pourtant, il y a quelque chose dans ce tableau...

Rachid, *goguenard* : De la peinture, peut-être...

Francis : Ah oui ! C'est donc cela...je me disais aussi... (*se retournant vers Rachid*) . Non, effectivement, ne m'en voulez pas mais mon niveau de sensibilité pour ce genre de chose est proche du zéro absolu.

Rachid : Il faut peut-être une certaine initiation.

Francis : Oui, peut-être. Mais alors ne m'en voulez pas mais question quête initiatique, j'ai beaucoup donné ces temps derniers.

Rachid : Oui, je m'en doute.

Francis : Pourquoi vous vous en doutez ?

Rachid : Parce que quand on quitte totalement pour quatre ans famille, travail, amis en rompant complètement toute attache, j'imagine que ce n'est pas pour vivre la même chose ailleurs. J'imagine facilement les bidonvilles de Calcutta, le désert du Ténééré ou les steppes de Mongolie.

Francis, *rêveur* : Vous n'êtes pas si loin que ça...

Rachid, *après un instant de silence* : Je vais peut-être monter rejoindre Marianne.

Francis , *souriant à moitié* : Oui, c'est peut-être préférable.

Francis reste seul dans la pièce ; il tourne un instant puis se plante devant un des tableaux, le regarde puis penche la tête franchement à gauche puis à droite pour l'observer. Il finit par se tordre complètement pour le regarder comme si le tableau était accroché à l'envers. Félicie entre dans la pièce à ce moment là .

Francis, *se retournant vers Félicie* : Ah, Félicie, vous tombez bien. Dites-moi ce que vous voyez dans ce tableau.

Félicie : Euh, vous savez Monsieur Francis, je n'y connais pas grand chose en peinture.

Francis : Justement, ça vous donne un avantage sur moi. Je n'y connais absolument rien.

Félicie, *réfléchissant une bonne dizaine de secondes en fronçant les sourcils, puis montrant un détail du tableau* : Il n'y aurait pas un oiseau, là

Francis : Peut-être, peut-être. Mais c'est une espèce disparue alors...

Félicie : Oh, Monsieur Francis, je m'en veux. C'est le tableau préféré de Madame Marianne et..

Francis, *la coupant* : Oui, c'est une femme de goût...

Félicie, *reprenant* : Et elle avait passé beaucoup de temps à m'expliquer tous les détails.

Francis : Oui, j'imagine que ça doit prendre beaucoup de temps.

Félicie : Et puis j'ai oublié un peu tout cela. Pourtant, quand elle me l'avait expliqué, je croyais avoir compris.

Francis : Félicitations, Félicie, ce n'est pas à la portée du premier venu.

Félicie : Elle m'avait même donné le titre du tableau mais j'avoue que je ne m'en souviens plus...

Francis : Laissez moi vous aider. Ce ne serait pas par hasard « il ne faut pas abuser du Valium » ou bien « Jack Daniels, un ami qui vous veut du bien » ?

Félicie, *réfléchissant* : Non, je ne crois pas.

Francis : et pourquoi pas « paranoïa, quand tu nous tiens »

Félicie, *le visage illuminé* : Ca y est. Ca m'est revenu.

Francis, *railleur* : Je ne sais pas pourquoi mais je m'attends à une grosse surprise.

Félicie, *radieuse* : Amazonie !

Francis, *hoche la tête, lentement de haut en bas, atterré* : Ah oui, bien sûr.....

FIN DU DEUXIEME ACTE

*Dans le salon sont réunis tous les membres de la famille ;
Sur le grand canapé, Rachid regarde Francis, debout devant la
bibliothèque, Marianne a le regard dans le vide et France lit un
magazine. Dans un fauteuil, Pierre-Antoine pianote son téléphone et
dans l'autre fauteuil, Fanny regarde son père en souriant.*

Francis : Ah, Noël, fête de la Chrétienté. Un sauveur nous est donné. Il était temps qu'il arrive, je trouve que le monde en a bien besoin. Tout le monde est chrétien le 25 Décembre, qu'en pensez-vous, Rachid ?

Rachid : Non, pas vraiment mais je suis très heureux de partager cette fête avec vous.

Francis : Et puis le fait que cette fête n'ait aucun symbole n'empêche pas de recevoir des cadeaux.

Rachid : Le plaisir de donner et de recevoir n'a pas de prix, Francis et on peut facilement se passer de raison particulière. Et puis je serais tellement content qu'à votre tour, vous partagiez avec moi une fête musulmane. Je serais très content et très honoré de vous voir tous lors de l'Aïd.

Francis : Je suis désolé, Rachid, mais j'ai horreur du mouton.

Rachid : Vous savez , Francis, on peut fêter dignement Noël sans manger de dinde ou de bûche...

Francis : Certes, mais la signification est un peu différente. Le sacrifice de l'animal pour des raisons festives me répugne un peu.

Rachid : Ouvrez les yeux, Francis, et regardez ce que subissent les animaux pour nos habitudes alimentaires.

Francis : Peut-être, mais pas pour des convictions purement religieuses.

Rachid : Je ne suis pas sûr qu'ils puissent apprécier la différence

Francis : Il n'empêche que si j'étais mouton en pays Musulman, je ne me hasarderais pas à sortir de chez moi à certaines périodes et si j'y étais contraint, je n'oublierais jamais de boiter bas en me promenant..

Rachid : Je vois que rien du Coran ne vous échappe.

Francis : Disons que j'ai quelques connaissances à ce sujet.

Fanny, intervenant dans la conversation : C'est quoi, cette histoire de boiterie ?

Rachid : Eh bien, disons que certains critères excluent une bête pour le sacrifice et la boiterie en est un.

Fanny : Vous faites le Ramadan, Rachid ?

Rachid : Bien sûr.

Fanny : Et pourquoi ?

Rachid : Fanny, je ne vais pas vous assommer avec des préceptes religieux. Et puis chacun peut avoir des raisons différentes. En ce qui me concerne, cela me permet un certain recentrage sur moi-même, une certaine discipline, une période propice à la réflexion...et puis le jeun est souvent bénéfique pour le corps .

Francis, gouailleur : Vous avez parfaitement raison. En ce qui me concerne, je m'astreins toujours au jeun du vendredi...enfin, ne pas manger de viande, bien sûr. Et ce n'est pas facile de ne manger que du saumon, de la lotte et des coquilles St Jacques le vendredi. Vous, au moins, durant le Ramadan, vous pouvez manger ce que vous voulez

Rachid, en souriant : Bien sûr. Et c'est tellement agréable de ne faire qu'un repas journalier durant la nuit pendant un mois et de ne pouvoir

boire aucun verre de liquide même pendant les chaudes journées d'été..

Francis, *toujours sur le ton de la plaisanterie* : Remarquez, durant l'été , quand on boit, on transpire tout de suite. Je vois bien quand je bois de la bière et que....ah oui, j'oubliais, vous ne pouvez pas boire d'alcool. C'est vraiment un peu rétrograde, le Coran..

Rachid : Vous n'y êtes pas du tout, Francis. C'est un grand principe de la civilisation occidentale. Quoi que le Coran dise et donc quoi que la religion Musulmane fasse, c'est considéré comme rétrograde et votre exemple de l'alcool est intéressant. Cet interdit est considéré par le monde occidental comme une brimade intolérable pour les musulmans. Pourtant, je pense que nous sommes assez d'accord sur le fait que l'alcool est un des pires fléaux de notre société moderne et qu'il est responsable de dizaines de milliers de morts par les ravages qu'il induit sur la santé ou sur le comportement de tous les jours y compris bien sûr lors de la conduite d'un véhicule. Mais que le Coran l'interdise et il devient le chantre d'une liberté individuelle mise à mal par des textes rigoristes.

Francis : Oui, le monde occidental est assez soucieux de préserver ses libertés individuelles même quand elles ont une connotation contestable. Il est beaucoup moins regardant à la préservation de la liberté d'autrui et il n'hésite pas à s'attaquer à celle des autres sur des principes que sa culture ne lui permet pas de comprendre.

Marianne, *intervenant dans la conversation* : Pensez-vous que c'est une conversation propre à fêter Noël ?

Francis : Bien sûr. Je tente d'obtenir une multi confessionnalité de la fête.

Rachid : Ce ne sera pas évident, Francis. Mais l'important est dans le partage.

Francis : Le partage ? C'est marrant ce que vous dites. (*regardant Marianne*) Et ça peut s'appliquer à d'autres situations ?

Fanny, *intervenant à son tour* : Et si tu nous parlais de ton séjour chez les...

Francis : Yawalapiti.

Pierre-Antoine : Oui, qu'avez-vous appris chez les Indiens d'Amazonie ? A réduire les têtes ?

Francis : Non, ce sont les Jivaros qui réduisent les têtes et ils vivent plus au Sud, en Equateur. Remarquez, c'est dommage et ça aurait pu m'être utile pour certaines personnes qui attrapent facilement la grosse tête. En plus, la réduction de tête permet selon la légende d'emprisonner l'esprit vengeur. Double utilité...

France, *baissant son journal* : Et c'est quoi la spécialité Layawa..

Francis : Yawalapiti

France : Si tu veux. C'est quoi, leur spécialité ? La friture de colons dans des chaudrons ?

Francis : France, je me demande si tu n'as pas mal assimilé Tintin quand tu étais petite. Non seulement ce n'est pas cela, mais ils ne croient pas aux comportements violents et indignes de l'homme. Ils canalisent leur violence dans certains rites comme la lutte. Voulez vous que je vous montre ?

Marianne, *tranchante* : Non, je pense qu'on peut s'en passer.

Francis, *insistant et prenant une position jambes repliées et mains en avant* : Si, si, attendez. Ca s'appelle la lutte Uka. Uka...

Marianne, *glaciale* : Non , Francis...Vraiment pas.

Francis, *se relevant* : C'est dommage, vous manquez quelque chose, j'avais bien appris les bases. (*il s'arrête un instant et reprend la parole*) . Et là où vous allez rire...les Yawalapiti n'ont pas la notion de propriété individuelle et sont polygames. C'est fort, non ?

Marianne, *toujours glaciale* : Oui. C'est effectivement hilarant.

Francis, *ignorant l'interruption* : J'ai assisté là-bas à une fête religieuse extraordinaire. Cela s'appelle le Kwarup et c'est destiné à libérer l'âme des morts. A vrai dire, à ce moment là, je ne pensais pas être déjà concerné alors que je l'étais peut-être déjà...

Pierre-Antoine, *souriant à moitié* : Et vous n'avez pas cédé aux sirènes de la polygamie.

Francis : Si, bien sûr, l'occasion était trop belle. Je me suis marié trois fois. D'ailleurs, je leur ai demandé à toutes les trois de faire le voyage pour assister à notre petite fête familiale. J'ai pensé qu'elles pourraient mettre de l'ambiance (*regardant sa montre*) . Elles ne devraient plus tarder (*suivent dix secondes de silence glacial*). En parlant d'ambiance, il ne faudrait pas que j'oublie les cadeaux.

France : Des cadeaux ?

Francis : Noël.....cadeaux.....Non ?

France : Euh....si.....peut-être.

Francis : D'autant plus que j'ai essayé de faire dans l'originalité. J'ai pensé que ramener d'Amazonie une montre Suisse faite en Chine, ce ne serait pas convenable.

Pendant ces deux dernières phrases, il est allé sous l'escalier et revient les bras chargés de cadeaux .Il tend le premier à Marianne qui le prend avec méfiance.

Marianne : Qu'est-ce que c'est ?

Francis : C'est marrant la velléité qu'ont les gens à qui on fait un cadeau de demander ce que c'est alors qu'il leur suffit de cinq secondes de déballage pour le savoir. Ouvre, je te promets que ça ne te mordra pas.

Marianne, *ouvre le paquet avec méfiance et aperçoit son cadeau. Elle pousse un cri hystérique en se reculant* : Ah.....mais qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

Francis, *étonné, saisissant un serpent manifestement empaillé* : Une horreur ? Mais c'est un serpent minute empaillé. C'est considéré comme une œuvre là bas car l'empaillage est très problématique et nécessite beaucoup d'habitude. Il a fallu deux taxidermistes pour

réaliser cela. Vous allez rire, quand le premier a voulu commencer, je ne sais pas comment c'est possible mais le serpent n'était pas tout à fait mort mais simplement endormi...ou comateux...en tous cas pas du tout décidé à se laisser empailler. Je peux vous dire que le premier empailleur, il s'en souviendra....enfin, plus exactement, il ne s'en souviendra pas.

Fanny : Et pourquoi ?

Francis : Ah les serpents minute, en Amazonie, ils portent bien leur nom. Ils te mordent et en une minute, tu passes de vie à trépas. En plus, celui-ci devait être de méchante humeur quand on l'a réveillé et ça ne l'a pas incité à la mansuétude.

France : Et l'empailleur ?

Francis : Ah, il est mort. C'est pour cela qu'il en a fallu un deuxième.

Marianne : Ah effectivement, c'est tordant comme histoire.

Francis, philosophe : Que veux-tu, c'est l'Amazonie. Ils se font plus souvent mordre par des serpents mais ils ont moins d'accident de voiture. (*se tournant vers France pour lui offrir son cadeau*) . Tiens, ma fille, c'est pour toi.

France, prudente : Ce n'est pas un autre serpent, au moins ?

Francis : Bien sûr que non. Un peu de diversité, que diable.

France, ouvre prudemment son cadeau, le déballe précautionneusement et finit par le voir. Elle pousse le même cri que sa mère et recule en se masquant les yeux : Ah....mais c'est horrible.

Francis, de nouveau étonné : Vous êtes décidément d'une grande sensibilité.

Marianne, apercevant le cadeau de sa fille : Mais c'est quoi cette abomination ?

Francis, attrapant le cadeau : Mais c'est une tête réduite. Une véritable...pas une imitation.

France, dégoûtée : Ah, c'est répugnant. Mais tu ne peux pas offrir un parfum comme tout le monde. ?

Francis : Je te rappelle que je reviens d'Amazonie où les parfumeries ne se font pas énormément concurrence.

Rachid, souriant : Vous ne nous avez pas dit que les têtes réduites étaient plutôt du domaine des Jivaros ?

Francis : Si, tout à fait mais ils organisent des échanges culturels et artistiques entre tribus..

Marianne, dégoûtée : Artistique....mon Dieu....

Francis, ignorant la remarque : Et donc, la tribu où je vivais avait reçu plusieurs têtes réduites et on m'a fait l'honneur de m'en donner une à mon départ. J'étais extrêmement touché et (*s'adressant à France*) je serais flatté que tu l'apprécies à sa juste valeur. (*il s'approche de l'objet*) . On reconnaît que c'est une vraie par la façon dont sont cousues les paupières et la bouche et je pense que..

France, tranchante : Arrête s'il te plaît, je suis au bord de la nausée.

Francis : Mais c'est pour vous aider que je dis cela. Ce sont des détails importants. Si la prochaine fois que vous voulez en acheter une, c'est une copie faite à Taïwan, ce sera de votre faute.

France : Il n'y aura pas de prochaine fois.

Francis : Evidemment puisque vous en avez déjà une. C'est difficile d'avoir l'usage de deux têtes réduites. (*soulevant un énorme paquet pour le tendre à Pierre Antoine*) . Et voilà pour vous, Pierre Antoine, sans rancune.

Pierre Antoine, étonné : Pourquoi sans rancune ?

Francis, balayant la question de la main : Non, non...je disais cela comme ça.

Marianne, acide : Et là, à quoi va-t-on avoir droit ? Un service de crânes de gorilles évidés pour prendre l'apéritif ? Des conserves de mygales en bocaux ?

Francis, réjoui : Surprise....

Marianne : Ah, tant mieux. Car pour le moment, tout cela était très conventionnel.

Pierre-Antoine, déballe lentement son cadeau et finit par extraire un énorme couvre-chef mesurant facilement 60 cms de hauteur , couvert de plumes diverses et très colorées : Ah, c'est....c'est....

Francis : Allez-y, mettez-le, vous allez voir...ça fait...ça fait...style.

Pierre_Antoine finit par mettre le chapeau. Marianne et France le regardent, atterrées.

France : C'est ridicule.

Francis : France, tu plaisantes, j'espère. C'est un chapeau que porte le chef de la tribu Yawalapiti aux cérémonies Kuantu.

Pierre-Antoine : C'est... c'est ...monumental.

France : C'est surtout grotesque.

Francis : J'avoue que sur la tête de Pierre-Antoine, c'est effectivement assez grotesque mais je ne suis pas sûr que ce soit dû au chapeau.

Fanny, goguenarde : Et puis sur le golf de Saint Nom la Bretèche, tu vas faire sensation avec cela. On ne pourra pas te perdre.

Pierre-Antoine, vaincu : Ca y est ? Tout le monde a donné son avis éclairé ?

Rachid, en souriant : Ne les écoutez pas, Pierre-Antoine, je vous trouve des faux airs du grand chef Inca dans « Tintin et le temple du Soleil ».

Fanny : Il a un costume et une cravate ?

Rachid, avec un geste autour de la tête : Je parlais du couvre chef

Francis, *après un instant d'attente et tendant un cadeau à Fanny* : Et voilà pour toi, ma grande.

France, *qui est retourné à la lecture de son journal, sans lever la tête* : Bonne chance, Fanny.

Fanny, *déballe son cadeau et sort un costume exotique plutôt minimaliste mais très coloré* : C'est somptueux !

Francis : C'est le costume traditionnel des femmes Yawalapiti lors des fêtes et des cérémonies.

Fanny, *admirant le cadeau* : C'est vraiment très joli.

Pierre-Antoine, *moqueur* : Et puis c'est tellement discret pour prendre le métro le matin....

France, *renchérissant* : Sauf si tu passes par Belleville, évidemment.

Fanny : C'est bien connu qu'il y a beaucoup d'indiens d'Amazonie à Belleville.

Francis, *affirmatif* : Bien sûr. Ils luttent contre la déforestation du square de Ménilmontand.

Pierre-Antoine et France haussent les épaules et pendant ce temps, Francis prend le dernier paquet, de petite taille.

Francis : Il ne m'en reste qu'un et il n'y a plus que vous, Rachid.

Rachid : Ne vous sentez pas obligé à ce genre de choses, Francis.

Francis : Ma foi, Rachid, vous êtes le mari de mon épouse. Je peux vous considérer comme étant de la famille. Vous êtes mon beau-fr... mon beau...(*il hésite encore un instant*) eh bien, je ne sais pas ce que vous êtes mais ceci est pour vous (*il lui tend le cadeau*) . Vous verrez que le hasard ne fait pas si mal les choses.

Rachid, *prenant le cadeau et commençant à le déballer* : C'est gentil, Francis. (*le cadeau apparaît et c'est un très joli crucifix en bois*) . Un crucifix en bois ? J'espère que je ne participe pas à la déforestation ?

Francis : Non, rassurez-vous, vous ne serez pas poursuivi par Greenpeace .

Rachid, *souriant* : Un crucifix pour un musulman, vous avez l'art du contre-pied.

Francis : Oh vous savez, si je vous avais offert des castagnettes, je ne vous aurais pas obligé à danser le flamenco.

Rachid, *toujours souriant* : Certes, on peut voir les choses comme cela.

Une minute se passe où les différents protagonistes regardent leurs cadeaux avec des attitudes bien différentes, Marianne et France toujours avec un certain dégoût, Piere-Antoine avec l'attitude d'une poule qui aurait trouvé un couteau, Fanny avec ravissement et Rachid avec un sourire qui ne l'a pas abandonné. Un certain malaise né du silence commence à se créer et Fanny décide de le rompre.

Fanny : Et si nous jouions à un jeu ?

Francis : Excellente idée pour clôturer cette soirée. Je vous propose une partie de Cluedo.

France, *boudeuse* : On a pas la boîte du jeu.

Francis : Je vous propose une version différente qui ne nécessite pas de matériel. C'est assez original, vous allez voir. Dans le Cluedo classique, il faut trouver le lieu du crime et l'arme. Dans ma version, ils sont connus et il faut juste trouver l'assassin. Vous êtes prêts ? Donc, l'arme du crime, c'est un bateau qui chavire, le lieu du crime c'est au large de la Guadeloupe et la victime s'appelle Francis Delpiro.

Rassurez-vous, c'est un jeu et la victime est toujours en vie et pourtant.... Pourtant.... il y a eu crime.

Marianne : Tu ne serais pas en train d'accuser l'un d'entre nous d'être l'instigateur de cette pantalonnade.

Francis : Pantalonnade ? Alors, là, les bras m'en tombent. Beaucoup de mots me venaient à l'esprit pour décrire ce faux décès et la main basse sur ma société et mon héritage qui s'en est suivi mais pantalonnade n'y figurait pas.

Marianne : Il n'empêche que cette accusation est déplacée.

Francis : Qui parle d'accusation ? Je veux juste savoir, c'est tout. Vous étiez aux premières loges pour assister à cela, moi pas.

Marianne : Et la faute à qui ?

Francis : Ah oui, on revient toujours à la même chose. Il ne fallait pas partir.

Marianne : Excuses moi d'insister sur les tenants et les aboutissants.

Francis : Il n'empêche que le type qui accuse la victime d'être l'assassin au Cluedo n'est pas prêt de gagner la partie.

Rachid, *d'un ton qui se veut conciliant* : Je crois que nous sommes un peu sorti du Cluedo.

Francis : Sans doute, Rachid, mais il est peut-être temps de se poser quelques questions, non ? (*se tournant vers Marianne*). Comment as-tu appris ma mort ?

Marianne, *avec un gros soupir* : C'est France qui m'en a parlé.

France, *relevant la tête* : Oui, c'est vrai. Pierre-Antoine venait de m'apprendre la nouvelle.

Francis, *se tournant vers Pierre-Antoine* : Eh bien à force, on va remonter la filière.

Pierre-Antoine, *réfléchissant* : Euh, je ne me souviens plus très bien...

Francis : Aïe, le maillon faible... la chaîne risque de se casser.

Pierre-Antoine : Si je m'en souviens. C'est Benjamin. Je le revois encore rentrer dans mon bureau avec un journal à la main pour m'apprendre la nouvelle.

Francis : Et ma carte d'identité ? Elle a été présentée pour la location du bateau, a été photocopiée et après vérification, c'est bien l'originale qui a été photocopiée. Comment est-ce possible ?

Marianne, tranchante : Aucune idée. Elle n'a pas quitté le tiroir du buffet et personne n'y a touché.

Pierre-Antoine, confus : Euh...eh bien...enfin, je....

Francis : Aïe, je crains le pire.

Pierre-Antoine : Eh bien, pour tout dire...

Francis : Oui, ce serait une bonne idée.

Pierre-Antoine : Benjamin en a eu besoin pour un problème lié à l'entreprise. (*se tournant vers Marianne*) Vous étiez partie en vacances pour trois semaines mais c'était nécessaire pour un problème juridique urgent. J'ai demandé à France si elle savait où pouvait se trouver la carte, elle l'a trouvée et me l'a donnée. Quand Benjamin me l'a rendue, je l'ai remise à sa place et j'avoue ne pas vous en avoir parlé...je ne voyais pas l'importance de la chose.

Francis : Benjamin....décidément, le courant descend toujours dans le même sens.

Pierre-Antoine : En tous cas, je ne suis pour rien dans cette histoire. Vous ne me croyez pas capable d'être à l'origine de cela, Francis ?

Francis, sarcastique et gouailleur : Ah non, pour ne pas vous en croire capable, je ne vous en crois pas capable.

France, intervenant avec violence : Tu le crois trop bête pour cela ?

Francis, faussement surpris : Qui a dit cela ?

Rachid, *intervenant* : Si vous le permettez, je vous propose d'interrompre ce Cluedo ou cette chasse aux sorcières, je vous laisse choisir le terme pour porter un toast à la réconciliation de Noël.

Francis, *faussement désolé* : Rachid, à votre âge, il serait temps de ne plus croire au Père Noël.

Rachid : Allons, Francis. Il faut y croire . Nous l'avons tous quelque part dans nos cœurs.

Francis, *dubitatif* : Peut-être, peut-être.....

FIN DU IIIème ACTE

Le décor est le même. Pierre-Antoine est seul dans la pièce. Il est assis dans un fauteuil et lit un magazine. Francis entre sans faire de bruit. .

Francis : Vous êtes bien matinal, Pierre-Antoine.

Pierre-Antoine : Oui, j'ai toujours un peu de mal à dormir le matin, même en me couchant tard la veille.

Francis : Quand j'ai fait mon service militaire, j'avais un adjudant qui disait toujours : « Dans l'armée, on ne fait pas grand-chose mais on le fait tôt ». C'est peut-être votre devise ?

Pierre-Antoine : Oui. Enfin, non...j'ai des projets qui m'occupent pas mal.

Francis : C'est bien. Mais le chemin est long du projet à la chose. Et que comptez vous faire ?

Pierre-Antoine : J'aimerais monter mon entreprise.

Francis : Eh bien, au moins, on ne pourra pas vous reprocher un manque d'obstination. (*un moment se passe*). J'avais un copain , quand j'étais plus jeune, qui faisait du cheval et qui voulait devenir un cavalier émérite. Mais les chevaux qu'il montait avaient du se passer

le mot et aucun ne voulait le garder sur son dos. Il a fait de multiples chutes et à chaque fois, il remontait, sûr que sa volonté le conduirait à ses fins.

Pierre-Antoine : Et il a fini par y arriver car la volonté permet de franchir tous les obstacles.

Francis : A vrai dire, en ce qui le concerne, pas vraiment tous les obstacles...L'un d'entre eux était plus haut que les autres, ou le cheval plus facétieux... toujours est-il qu'une nouvelle chute lui a provoqué une vilaine fracture de la jambe et il a décidé de mettre fin à sa carrière et à ses idées. Il joue au tiercé, maintenant, je crois....

Pierre-Antoine : Désolé de ne pas verser une larme sur votre histoire mais je ne vois pas le rapport.

Francis : Avec le tiercé ? C'est simple, dans ce cas là, vous vous contentez de miser sur ceux qui savent réellement monter. Le risque est moindre Et il ne faudrait pas que votre obstination devienne un entêtement nuisible.

Pierre-Antoine va pour répondre mais à ce moment là, la porte s'ouvre livrant passage à Marianne qui prend un air étonné en les voyant tous les deux.

Marianne : Déjà levés tous les deux ?

Francis : Je le disais justement à Pierre-Antoine : « l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt »

Marianne : Et que comptez vous en faire ?

Francis : Justement, Pierre-Antoine m'expliquait les grands projets qu'il avait en tête.

Marianne,étonnée : Tiens, c'est nouveau ?

Pierre-Antoine, ennuyé : Non, j'ai toujours eu envie de créer ma propre entreprise.

Marianne : Bien. Et dans quel secteur ?

Pierre-Antoine : Rien n'est encore vraiment arrêté, vous savez. Le volet financier est capital.

Francis : Oui, c'est le cas de le dire. Et puis c'est tellement simple, lors de la levée des capitaux de répondre à ceux qui vont vous demander à quoi cela va servir : « eh bien, rien n'est encore vraiment arrêté... »

Marianne, *haussant les épaules et se tournant vers Francis* : Et toi, quels sont tes projets ?

Francis, *souriant et goguenard* : Eh bien, j'ai l'impression que si je décidais d'écrire un livre sur les Indiens de la tribu Yawalapiti qui m'obligeait à repartir vivre cinq ans avec eux, certains ne feraient pas grand-chose pour me retenir. Et si par hasard, ma route venait à croiser celle d'un serpent minute dont je vous ai ramené un exemplaire empaillé, ce serait bien triste mais comme le dit James Bond : « on ne vit que deux fois » et j'aurais alors atteint mon quota. Certains seraient même capables de me dire que deux vies, c'est largement supérieur à la moyenne.

Marianne, *glaciale* : Et c'est ce que tu comptes faire ?

Francis : Et non, pas vraiment pour le moment. Je crois que je vais plutôt m'impliquer dans les organismes qui militent contre la déforestation et contre la production intensive et abusive du bois.

Marianne : Après 25 ans dans le commerce du bois, il vaut mieux tard que jamais. Cependant, je pensais que ton activité professionnelle était toujours restée rationnelle et raisonnée.

Pierre-Antoine, *intervenant de manière brutale* : Rationnelle et raisonnée ? Laissez moi rire. On ne devient pas le numéro un Français de la distribution du bois en restant rationnel et raisonné et en versant une larme sur la déforestation. On ne se pose pas de question : on coupe à tour de bras en regardant ailleurs.

Francis : Vous avez raison, Pierre-Antoine, il ne faut être ni rationnel, ni raisonné si vous voulez réussir dans le commerce. Vous êtes un pur,

Pierre-Antoine, c'est pour cela que vous vous êtes toujours cassés la gueule dans tous vos projets.

Pierre-Antoine : Je préfère m'être cassé la gueule, comme vous le dites..

Francis, le coupant : Ce n'est pas moi qui le dit. C'est un fait avéré.

Pierre-Antoine : Je préfère rester pur et conserver mon âme.

Francis : Si on veut rester pur et conserver son âme, Pierre-Antoine, on rentre dans les ordres, on ne fait pas du commerce.

Pierre-Antoine : J'imagine que vous allez bientôt m'accuser d'avoir coulé votre entreprise ?

Francis, en souriant : Mais elle n'a pas coulé, Pierre-Antoine, elle n'a pas coulé. Même dirigée par vous pendant un an, elle est restée à flot...c'est vous dire si elle était solide. Par contre, elle devenait une proie plus facile pour l'Anglo-Américain surtout quand les nouveaux propriétaires sont pressés de vendre. (*faisant un geste vers Marianne*)
Oui, je sais, je n'avais qu'à pas mourir. (*il s'arrête un instant*)
Enfin...tout cela rentrera dans l'ordre quand j'aurai récupéré ce qui m'appartient.

Marianne, médusée : Comment cela ? Mais mon pauvre ami, tu es mort. Tu as sans doute oublié qu'un certificat de décès a été signé et que tu es officiellement mort.

Francis : Je ne suis pas sûr que cette allégation tiendra longtemps devant un tribunal. Quand mon avocat m'appellera à la barre, il faudra que je sois bougrement mauvais pour ne pas convaincre le jury que je ne suis pas mort.

Marianne : Mais ce n'est pas matériellement possible.

Francis : Ah, on passe du juridiquement impossible au matériellement impossible. Le discours change. Si, si, je pense que tout cela est possible..

Marianne : tout a été partagé comme il convient de le faire au décès de quelqu'un.

Francis : Eh bien, je reprendrai tout comme il convient de le faire quand on ressuscite.

Marianne réfléchit un instant. Pendant ce temps, on entend le bruit d'une voiture qui s'arrête dans la cour.

Marianne : Bien sûr. Ce sera tellement simple. Eh bien tu vas commencer par expliquer tout cela à Benjamin que j'entends arriver . La conversation devrait être intéressante. Toi qui as toujours rêvé de faire des cours de stratégie économique, tu vas pouvoir lui expliquer comment, avec de l'argent déjà distribué, on rachète une entreprise à son ancien et principal concurrent à qui on a voué toute sa vie une haine sans bornes et qui vous la rend bien alors que son ancien bras droit est devenu l'éminence grise du concurrent en question. Bonne chance.

Elle quitte la pièce, bientôt imité par Pierre-Antoine quand la sonnette de la porte retentit. Francis se dirige lentement vers la porte en soupirant. Il l'ouvre pour laisser passage à Benjamin.

Benjamin, *tout sourire* : Joyeux Noël, Francis.

Francis, *sourire plus mitigé* : Joyeux Noël, Benjamin.

Benjamin : Vous avez passé un bon réveillon ?

Francis : Mais oui, excellent. Cadeaux et jeux de société dans une saine ambiance familiale. Que rêver de mieux ?

Benjamin : Je pensais vous voir plus nombreux en venant ce matin.

Francis : Nous l'étions encore il y a quelques instants mais ils se sont égayés comme une volée de moineaux (*prenant un air conspirateur et à voix basse*). Ils ont sans doute pensé que nous devions avoir une conversation en privé.

Benjamin : Ah ?

Francis : Figure toi que je suis un obstiné et j'aimerais toujours savoir qui décide de ma mort sans demander mon avis. La mort est quelque chose de trop sérieux pour la laisser décider à n'importe qui. Donc, j'y ai bien réfléchi et après une enquête rapide mais néanmoins pointue, je suis arrivé à des conclusions que je voudrais partager avec toi.

Benjamin : Je t'écoute.

Francis : J'ai bien pensé qu'organiser ma disparition n'était pas à la portée du premier imbécile venu. De fait, cela innocentait ma famille. Non, il fallait une grosse organisation, une importante puissance de feu. J'imagine que l'Anglo-Américain a suivi l'épisode de la présidence de mon gendre avec beaucoup d'intérêt, un peu comme le renard de la fable. Le fruit était mûr et il ne fallait pas grand-chose pour le récolter. ...juste un tout petit ver dans le fruit pour accélérer la chute. Il fallait quelqu'un susceptible de procurer les pièces nécessaires au scénario de ma disparition, quelqu'un capable de faire le buzz sur cette disparition pour que les principaux intéressés soient bien au courant, quelqu'un capable de faire vaciller la société juste ce qu'il faut pour qu'elle devienne une proie plus facile pour un prédateur aux dents longues. Il fallait surtout trouver quelqu'un d'aigri pour avoir été mis au placard malgré des compétences reconnues et à qui l'éventuel prédateur aurait promis une place qui lui était de fait dévolue. Eh bien devine à qui j'ai pensé pour tenir ce rôle ?

Benjamin a écouté Francis jusqu'au bout sans broncher, sans réaction. Puis, il fait le tour de la pièce lentement, sans regarder Francis . Puis, il se retourne, se dirige vers lui et se décide à lui parler.

Benjamin : Et que crois-tu ? Ton entreprise avec ton gendre à sa tête vacillait . Que fallait-il que je fasse ? Assister à sa chute les bras croisés ? Eh bien non, effectivement, j'ai décidé de me retrousser les manches pour essayer de la sauver.

Francis : Ah ! Parce qu'il faut que je te remercie ? Tu vends pratiquement mon entreprise à son concurrent que nous combattons depuis des années contre un poste de direction et il faudrait que je t'en

sois redevable ? J'avoue que le côté désintéressé de ton dévouement me laisse sans voix.

Benjamin : Tu as sans doute oublié les conditions financières un peu particulières de ton entreprise quand tu as décidé de disparaître ? Le fisc et l'Urssaf qui courent après toi, cela te rappelle quelque chose, j'imagine ? On oublie pas ce genre de détails en 4 ans, tout de même.

Francis : Tu as raison, donnes moi des leçons pour gérer une entreprise. Et toi, que crois-tu ? Qu'on emmène une entreprise au sommet de sa spécialité comme était la mienne sans faire de compromis ?

Benjamin : Des compromis ? Tu as le sens de la formule...

Francis : Eh oui, tu connais comme moi les critères de réussite d'une entreprise. : De la qualité au moindre coût dans le respect de l'écologie, de la législation, du code du travail en employant du personnel français heureux d'être bien rémunéré dans le strict respect des critères de sécurité optimale sans négliger bien sûr une ergonomie dont les critères sont de plus en plus drastiques. Alors oui, j'ai essayé de bâtir une entreprise soucieuse de la qualité en restant à l'écoute de mon personnel qui, je pense, n'était pas malheureux. Mais pour contrer des entreprises moins scrupuleuses ou moins soumises à des législations abusives et pour faire de mon entreprise ce qu'elle est devenue, j'ai du faire quelques concessions.

Benjamin : Compromis ? Concessions ? Décidément, quelle pudeur dans l'emploi des mots. Certains parleraient de fraude fiscale et de tricheries envers l'Urssaf.

Francis : Tu parles de pudeur. Ne joues pas la Sainte Nitouche, tu étais parfaitement au courant de tout cela.

Benjamin : C'est vrai et je ne me suis pas privé de te dire ce que j'en pensais..

Francis : Je te l'accorde. D'ailleurs, bizarrement, j'ai moins entendu de reproches quand je t'ai dit que régulariser ma position financière m'obligerait certainement à me priver de mon sous directeur.

Benjamin, *haussant les épaules* : C'est toi qui dirigeais l'entreprise.

Francis, *souriant méchamment* : Eh bien maintenant c'est toi et je te souhaite bien du plaisir à moins que tu sois à la botte de la maison mère et pieds et poings liés devant elle.

Benjamin : Ah j'ai sans doute moins de libertés que toi avec les écritures comptables.

Francis : Et sans doute aussi avec le reste. En somme, tu assures juste la transition.

Benjamin : Quelle transition ?

Francis : Eh bien la transition avant la liquidation.

Benjamin : Pourquoi dis-tu cela ?

Francis : Parce que si j'étais à la tête de l'Anlo-Américain, c'est ce que je ferais. Ils n'ont pas acheté une société, ils ont acheté une situation de monopole.

Benjamin : Tout le monde n'a pas ton sens aussi cru des affaires.

Francis : Mais bien sûr. Pour qui prends tu les dirigeants de l'Anglo-Américain ? Pour des philanthropes ? Ce sont des affairistes sans scrupules qui pilleront la société et qui la jetteront quand elle ne leur sera plus d'aucune utilité. Et toi avec...

Benjamin : Eh bien je vois que les fêtes de Noël te portent à l'empathie.

Francis : En tous cas, elles ne me rendent pas stupides. Benjamin, le Père Noël n'existe pas. Cela risque de te faire un choc.

Benjamin, *s'apprête à sortir* : Tu souhaiteras un joyeux Noël à toute ta famille. Je ne doute pas un instant qu'ils ont eu grand plaisir à te revoir.

Francis hoche la tête en souriant à moitié. Benjamin le regarde encore une fois et finit par sortir sans un mot de plus. Francis reste seul et marche lentement dans la pièce. Il se dirige vers la table basse

pour saisir le magazine que lisait Pierre_Antoine avant qu'il quitte la pièce.

Une porte s'ouvre discrètement et Fanny entre doucement dans la pièce. Francis ne l'a pas remarqué et lit le magazine.

Francis : « Golf Magazine », le magazine des futurs chefs d'entreprise soucieux de leur investissement. Je vois où se situent les priorités de mon gendre.

Fanny, surprénant son père : Déjà levé pour traquer ton tueur ?

Francis, souriant : Pourquoi dis-tu cela ?

Fanny : Je viens de voir Benjamin détalé de la maison à grandes enjambées avec la mine du coupable démasqué. Et comme il y avait un certain faisceau de présomptions contre lui...

Francis : Ma fille, dans la vie, il faut que tu saches faire la différence entre un loup et un mouton. Non, Benjamin, c'est un détonateur, rien de plus. Mais il n'a pas allumé la mèche ou mis la poudre auparavant. Il a juste fait preuve d'opportunisme, peut-être en savonnant la planche de Pierre-Antoine.

Fanny : Pierre-Antoine ne tient pas en équilibre sur une planche normale. Il n'y a pas besoin de la savonner...

Francis : C'est assez vrai...

Fanny, après avoir laissé passer un instant de silence : Pierre-Antoine m'a dit que tu avais des problèmes avec le fisc et l'Urssaf ce qui avait probablement accéléré ton départ.

Francis : Charmant garçon. Non seulement c'est un crétin mais il se complaît dans les ragots de caniveau.

Fanny : Ce n'est pas vrai ?

Francis : Même si c'est vrai, ce n'est pas une raison pour en faire la une des journaux financiers. (*il regarde sa fille intensément*). Tout ce que tu possèdes a un prix qu'il faut payer. Il est parfois très élevé...

Fanny : Ce qui conduit à des agissements financiers un peu ... limite.

Francis : Non, ce que je veux dire par là, c'est que ce genre d'agissement financier, c'était le prix à payer pour arriver là où j'étais...

Fanny : Ah oui...c'était le prix « moral » à payer...les concessions à faire à la moralité et à l'honnêteté. (*elle laisse passer un long moment de silence*). Et hormis ces problèmes financiers, tu n'avais aucune autre raison de t'enfuir...excuse-moi...de partir ?

Francis : Je ne te comprends pas.

Fanny, hésitante : Eh bien, disons qu'après ton départ, il s'est produit un certain séisme où chacun cherchait un moyen pour savoir où tu étais parti. Ton ordinateur portable était une proie facile mais la famille s'est un peu cassée les dents sur les codes qui y permettaient l'accès. En ce temps là, je sortais avec Malcolm.....

Francis, l'interrompant en souriant : Malcolm, Malcolm....ce n'est pas celui qui portait un faux cil, un chapeau melon et aimait Beethoven ? Ah non, je me trompe....Malcolm, il était Gothique.

Fanny, en soupirant : Non, Malcolm, il était...il étaitnormal.

Francis : Ah, alors je m'en souviens bien. Les normaux, on en a pas vu circuler tant que cela.

Fanny, glaciale : Très drôle. Bref, Malcolm s'y connaît un peu en informatique et...

Francis, la coupant : J'imagine que c'est la façon politiquement correcte de parler d'un hacker.

Fanny, souriant de nouveau à moitié : Disons qu'il aime bien défier les codes informatiques.

Francis : C'est cela, oui.

Fanny : Ce qui nous a donné rapidement accès à ton courrier (*regardant son père en haussant le ton*). J'avais envie de savoir si tu avais laissé des traces de ton départ et des indices sur un projet

éventuel. Et je voulais le savoir avant le reste de la famille (*reprenant un ton normal*) . J'ai bien fait d'ailleurs.

Francis, *sur ces gardes* : Et pourquoi ?

Fanny : Disons qu'en cherchant les indices en question, je suis tombé sur certains messages que j'ai cru bon de faire disparaître de ta boîte mail en même temps que je bloquais son accès à de futurs messages de ce même expéditeur, ou plutôt de cette expéditrice. Je pense qu'il aurait été malvenu que d'autres que moi tombent sur ces messages ou d'autres de la même teneur.

Francis : Tu les as lus ?

Fanny : Eh oui, bien sûr, sinon comment je pourrais te parler de leur teneur ? Et je me suis permis de les imprimer dans le cas d'un hypothétique retour de ta part. Ils jaunissent dans un livre de la bibliothèque où je les ai cachés. (*elle s'approche de la bibliothèque*). Voyons, où les ai-je mis ? « Les Misérables » ? Non... « Guerre et paix » ? Non...

Francis : Si je devais cacher quelque chose pour toi, ce serait dans « L'insoutenable légèreté de l'être » mais pour moi... « Voyage au bout de la nuit », peut-être...

Fanny, *faussement surprise* : Mais non, j'y suis... « Les liaisons dangereuses », bien sûr.

Francis, *souriant à moitié* : Evidemment.

Fanny sort le livre et en extrait des feuillets qu'elle tend à Francis qui les prend. Il les consulte d'un œil vague avant de regarder de nouveau sa fille.

Fanny : Le dernier s'arrête un peu brutalement et j'imagine qu'il devait y en avoir encore mais ils sont bloqués maintenant dans l'hyperespace d'Internet . (*elle attend un long moment pendant que Francis garde les feuilles à la main sans les lire*). C'est à cause d'elle que tu es parti ? Tu m'as fait le coup du voyage de rédemption, de

remise en cause et de je ne sais trop quoi. C'était des foutaises. Tu t'es barré uniquement pour échapper au fisc et à une maîtresse qui devenait un peu envahissante.

Francis : Fanny, tu ne peux pas comprendre mais...

Fanny : C'est cela, bien sûr, trop bête, trop pure, trop conne....

Fanny quitte la pièce en claquant la porte et Francis se retrouve de nouveau seul. Il s'assied lourdement dans un fauteuil et commence à lire les messages que lui a donné Fanny. Il hoche la tête de droite à gauche avant de jeter les messages sur la table et de s'enfoncer dans le fauteuil en fixant longuement le plafond.

FIN DU IVème ACTE.

La même pièce où sont réunis Marianne, Rachid, France, Pierre-Antoine et Fanny.

Marianne est au téléphone et parle d'une voix forte et visiblement mécontente. Rachid regarde les livres de la bibliothèque d'un air rêveur.

France et Pierre-Antoine sont côte à côte sur le canapé et écoutent la conversation téléphonique de Marianne. Fanny lit un magazine sur un fauteuil.

Marianne, *parlant au téléphone de manière péremptoire* : Oui. (*une pause*) Oui. (*nouvelle pause*). Je sais tout cela, Maître, et c'est même pour cette raison que j'ai fait appel à vous. (*pause*). Pour un excès de vitesse, je pense que je ne vous aurais pas dérangé (*pause*). Une affaire inhabituelle ? Oserais-je vous dire que votre métier consiste à résoudre ce genre de choses ? (*pause*). Celle là est vraiment très inhabituelle ? Eh bien au moins, j'aurai l'impression que vous méritez les émoluments que vous avez l'habitude de me demander depuis la disparition de mon mari...enfin, de mon ex-mari...enfin, depuis son ex-disparition. (*pause*). Oui. (*pause*). Oui. (*pause*). Je n'en doute pas. (*pause*). J'attends de vos nouvelles. (*pause*). Au revoir, Maître. (*elle raccroche violemment le téléphone*). Incroyable ! Alors lui, pour te faire payer les frais pour ceci et les dépenses pour cela et pour te présenter sa note d'honoraires, il est toujours là...mais quand tu lui demandes un avis un peu plus pointu, il n'y a plus personne.

Rachid : C'est une affaire qui sort légèrement de l'ordinaire.

Marianne : Si c'est pour régler une querelle de voisinage, je peux m'en occuper.

Rachid : Oui mais là, on quitte le domaine des querelles de voisinage pour rentrer dans le paranormal.

Marianne : Je m'en fiche. Il est conseiller juridique . Il a bien du se présenter ce genre de problèmes dans toute l'histoire juridique mondiale.

Pierre-Antoine : Ma foi, à part la résurrection de Jésus Christ...

Fanny, sans lever le nez de son livre : Et encore.....il n'y avait pas de problème d'héritage. Le royaume des cieux était encore au nom de son père....

Pierre-Antoine : Et il n'avait pas d'enfants...

Fanny : Et bien justement, ce n'est pas sûr. Quand tu lis Dan Brown..

Marianne, interrompant sa fille de manière abrupte : Bon, Fanny, ça suffit.

France, après un instant de silence : Et que va-t-il se passer maintenant ?

Fanny : C'est facile. Tout redeviendra comme avant le départ de Papa.

Pierre-Antoine, regardant Rachid : Certaines choses risquent de poser plus de problèmes que d'autres.

Marianne, fulminant : Ah il revient et il veut tout récupérer. Et bien c'est ce que nous allons voir. Il va vite se rendre compte que les absents ont toujours tort.

Rachid : Oui, surtout quand ils reviennent. Tu sais, ma chérie, je ne voudrais pas me faire l'avocat de ton mari...enfin de ton ex-mari..

Marianne : Non, je te le déconseille vivement.

Rachid, continuant : Mais il n'est pas vraiment responsable de sa mort.

Marianne : Et son départ, il ne l'a pas réfléchi, soupesé, planifié ?

Rachid : Si, bien sûr.

Marianne : Et bien on dit que partir , c'est mourir un peu. Si certains ont décidé d'achever le travail commencé, je n'en suis pas responsable.

Rachid : Et lui non plus, sans doute.

Marianne, *montant d'un ton dans le discours* : Alors il est dans son bon droit ? Il part comme un voleur, passe quatre années de rédemption ou autre foutaise dont il nous a rebattu les oreilles depuis son retour et revient tranquillement pour reprendre sa vie antérieure comme si rien ne s'était passé ? Et bien non, figure toi que je ne suis pas d'accord.

Rachid : J'ai peur qu'on ne te demande pas ton avis.

France, *après un temps de silence général* : Et notre maison de Deauville ?

Marianne, *acide* : Tranquillise toi...elle ne sera pas à lui longtemps.

Pierre-Antoine : Oui. Je pense que notre bon droit prendra le dessus.

Marianne : Pas du tout. Mais je pense qu'il s'en débarrassera rapidement. Etant donné ce qu'il pense des habitants de Deauville...il avait l'habitude de les comparer à des m'as-tu vu qui ne sont capables que de s'écouter parler en se regardant le nombril.

Fanny, *en riant* : C'est vrai que j'en connais certains qui répondent assez bien à cette définition.

France, *abasourdie* : Mais qu'allons-nous devenir ?

Fanny, *toujours en souriant* : Caissière à Carrefour. Tu peux remercier les progrès de la technique. Il y a encore quelques années, tu aurais eu du mal à taper sur les touches de ta caisse avec tes faux ongles, mais heureusement, de nos jours, il y a les codes-barre....et puis ton col en zibeline te sera bien utile...on est toujours dans les courants d'air avec ces portes automatiques.

France, *avec dédain* : Tu es stupide, ma pauvre Fanny.

Pierre-Antoine, *après un temps* : De toutes façons, j'ai bien avancé dans mon projet d'entreprise. Au moins cela, il ne pourra pas nous le retirer.

Fanny : Quelque chose me dit qu'il ne se précipitera pas pour le faire.

Pierre-Antoine : Et pourquoi cela ?

Fanny : Je pense que son sens du sacrifice a des limites.

Pierre-Antoine : C'est vrai aussi qu'il ne risque pas d'y trouver des chiffres truqués ou des caisses noires.

Fanny : J'imagine que certains chiffres sont plus difficiles à truquer. Zéro plus zéro, ça fait zéro. Je pose zéro et je ne retiens rien. L'addition est facile.

Pierre-Antoine : Ma pauvre Fanny, tu as bien trouvé ta place : Caissière à Carrefour.

Fanny : Au moins, je n'y met pas en péril la situation financière de ma famille.

Pierre-Antoine, *emphatique* : J'ai....j'ai....j'ai des possibilités intéressantes.

Fanny, *goguenarde* : Bravo. Il y a six mois, c'était des projets. Au rythme où ça va, dans six mois ce seront des ouvertures et dans un an des avancées. Tu veux faire dans l'import-export de syntaxe ?

Pierre-Antoine : Très drôle.

Fanny : Non mais reviens sur terre. Imaginer qu'on va faire vivre sa famille sur une entreprise dont le projet n'est même pas pensé, c'est comme si Rachid nous affirmait qu'il va vivre de sa peinture.

Rachid, *après un instant où il semble sonné par cette attaque soudaine* : Pourquoi ? Ca semble totalement inenvisageable ?

Fanny, *un peu ennuyée* : Euh, Rachid, vous avez déjà vendu beaucoup de toiles ? Je veux dire, à d'autres personnes qu'à Maman ?

Rachid : Mais oui. J'ai des amateurs enthousiastes

Fanny : Ah oui ! L'enthousiasme, le frère de la souffrance ? J'imagine qu'il en faut une bonne dose, effectivement.

Rachid : Vous n'aimez pas la peinture, Fanny ?

Fanny : Et si justement, j'aime la peinture.

Rachid : Ah ?

Pierre-Antoine , *après un instant de silence* : Et bien moi, je suis très sensible à votre peinture .

Fanny : Comme à la douleur ?

Pierre-Antoine , *interloqué* : Je ne comprends pas.

Fanny : On dit souvent qu'on est sensible à la douleur.

Pierre-Antoine : Non, je trouve qu'il y a quelque chose dans la peinture de Rachid ;

Fanny, *s'approchant d'une toile* : Ah oui, il y a quelque chose. Il y a beaucoup de choses. Je pense même qu'il y a trop de choses..

Rachid, *s'approchant de Fanny et du tableau* : Je pense qu'il faut que je vous explique un certain nombre de choses . Si vous prenez un peu de recul, vous allez vous apercevoir que...

France, *tétanisée depuis le début de la conversation* : Je ne quitterai pas Deauville .

Fanny, *se retournant vers sa sœur en souriant* : Tu sais, je pense que Deauville s'en remettra très bien.

France : Mais ce n'est pas juste.

Fanny : Ma pauvre France, le monde n'est qu'injustice. C'est quand même terrible qu'on ne puisse pas profiter tranquillement de l'argent gagné par les autres.

France : Très spirituel.

Fanny : C'est ta conception de la justice qui est spirituelle .

France, agressive : Et toi ? Tu sais que tu es également concernée par tout cela ?

Fanny, faussement déçue : Zut ! Moi qui venais juste de m'acheter un nouveau jean Guess. Je vais être obligé de le rendre à Papa. Je ne suis pas certaine que la taille conviendra.

France, regardant le pantalon de sa sœur d'un air dégoûté : Je ne suis surtout pas sûr qu'il appréciera les trous qu'il y a dedans.

Fanny : Mais c'est ce qui fait tout son charme....

France : Je ne suis pas sûre que nous ayons les mêmes critères pour définir le mot charme.

Fanny, en souriant : J'en suis convaincue...

Les différents protagonistes se taisent et semblent plongés dans leurs réflexions. Félicie entre discrètement dans la pièce avec un plateau d'assiettes et se dirige vers le buffet pour les ranger.

Marianne : Ah, Félicie. Monsieur Francis est-il levé ?

Félicie : Oui, Madame.

Marianne : Bien. Nous allons donc attendre qu'il nous honore de sa présence.

Félicie : J'ai peur qu'il vous faille attendre, Madame.

Marianne : Et pourquoi cela ?

Félicie : Il est parti tôt ce matin.

Marianne : Eh bien nous attendrons son retour pour discuter tranquillement avec lui . Après tout, nous avons l'habitude.

Félicie : Euh, j'ai peur qu'il vous faille attendre un certain temps. Il a appelé un taxi et avait tous ces bagages.

Marianne : Qu'est-ce que cela veut dire ?

Félicie : Je ne sais pas, Madame mais il m'a dit qu'il ne fallait pas l'attendre pour le repas de midi.

Marianne : Eh bien nous mangerons sans lui.

Félicie, *baissant la voix* : Et il a ajouté : ni pour les autres, d'ailleurs.

France, *après un instant* : Ca a un petit côté définitif comme départ.

Rachid : Encore que la notion de définitif est un peu difficile à apprécier chez lui.

France : Il est peut-être parti habiter ailleurs.

Pierre-Antoine : Ce serait bizarre. Il n'a pas arrêté de nous répéter qu'il était ici chez lui.

Rachid, *toussotant* : Ce qui est assez vrai, d'ailleurs.

Marianne, *péremptoire* : Bon, et bien qu'il aille au diable, je ne veux plus m'en préoccuper. De toutes façons, il fera ce qu'il a envie de faire sans tenir compte des autres, nous sommes bien habitués à cela. Allons manger et que cela ne nous coupe pas l'appétit, cela nous a déjà bien gâché cette période de fêtes.

*Marianne quitte la pièce, suivie par Rachid puis par Pierre-Antoine.
France se dirige vers la porte et se retourne vers sa sœur.*

France : Tu viens ?

Fanny : Je vous rejoins dans un instant.

France quitte la pièce et Fanny se retrouve seule, plongée dans ses réflexions. Elle soupire en hochant la tête puis se dirige d'un pas décidé vers la bibliothèque. Elle cherche visiblement un livre.

Fanny : Voyons, voyons (*elle cherche toujours*). Non, non... (*elle cherche*). Ah, voilà : « L'insoutenable légèreté de l'être ».

Elle ouvre le livre et un feuillet s'en échappe, tombant par terre. Elle replace le livre avec précaution à sa place puis hésite un instant devant la feuille tombée à terre. Elle finit par la ramasser avec précaution, l'ouvre délicatement et commence à la lire. C'est la voix de Francis qu'on entend pendant que Fanny lit la lettre.

Voix de Francis : Ma grande fille, ce que je vais te dire, tu dois déjà le savoir ou t'en douter. On peut difficilement revenir sur certaines erreurs mais en était-ce une ? La vie nous dicte certaines contraintes et il faut savoir s'y plier. Mais je n'en ai pas eu la souplesse. J'ai préféré aller voir ailleurs si les choses pouvaient être vues et vécues différemment. Mais c'est difficile d'échapper à son passé et surtout à soi-même. Mon départ il y a quatre ans n'était pas une fuite. J'avais des problèmes, bien sûr, mais j'aurais pu facilement les résoudre d'une façon ou d'une autre. J'ai toujours avancé dans la vie sans me soucier des gens que je gênaient en pensant que c'était la seule façon rationnelle de faire. Il aurait alors suffi que je continue et j'aurais parfaitement pu résoudre les problèmes que tu as découvert avec les dommages collatéraux dont j'avais pris l'habitude de ne pas me soucier. Mais là...c'était tout différent. Connais-tu la théorie de la reine rouge ? Dans « Alice au pays des Merveilles », Alice et la reine rouge sont en train de courir et Alice s'étonne que le paysage autour d'elles ne change pas. Et la reine rouge de lui répondre : « il faut avancer si tu veux rester au même endroit ». C'est ce que j'avais toujours voulu faire, de préférence en courant le plus vite possible pour prendre de l'avance sur le paysage afin de mieux le contrôler. Et puis il y a quatre ans, j'ai décidé de m'arrêter, de rester immobile et le

monde a continué sans moi. Partir était peut-être une erreur mais revenir en a été une autrement plus importante. J'ai pensé que je pouvais reprendre le cours de la vie là où je l'avais laissé. Quelle naïveté et quel égoïsme de ma part. Le paysage avait complètement changé et j'aurais dû le savoir. Mais tu étais resté là , au même endroit et je t'ai retrouvé, la même...tu avais également décidé d'arrêter de marcher. Caprice du destin ? Monde parallèle où tu m'attendais ? Tu sais que je ne peux pas rester...le monde a continué d'avancer et je ne peux plus combler le retard que j'ai pris sur lui. Je rejoins ma jungle Amazonienne sans regret pour celle que je quitte ici, hormis pour toi que j'ai encore l'impression d'abandonner. Mais je sais que tu es forte et que tu sauras résister. Le convenable, c'est à toi qu'il appartient et il ne faut pas laisser les autres se l'approprier. C'est ton bien et tu dois en faire ce qu'il te plaira. Je suis à tes côtés. Ne m'en veux pas trop. Je t'aime.

Fanny est maintenant sur le canapé et garde la lettre à la main. Son regard est dans le vague mais reste sec. Marianne entre dans la pièce.

Marianne : Fanny, qu'est-ce que tu fais ? On t'attend pour commencer à manger.

Fanny, *d'une voix lasse* : J'arrive, j'arrive...

Marianne : Si c'est ton père que tu attends, il reviendra, va...

Fanny : Peut-être, peut-être.....

FIN

